BnF Gallica

La Ferme du manoir

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Deltuf, Paul. La Ferme du manoir. 1887.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

LA

FERME DU MANOIR

PAR

PAUL DELTUF

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE 29 GRAVURES

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

Seq-600717

LA

FERME DU MANOIR

CINQUIÈME SÉRIE. — Petit in-8° ill.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

Fig. 1. — La ferme du manoir.

LA FERME DU MANOIR

PAR

PAUL DELTUF

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE 29 GRAVURES

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

Tous droits réservés

R
DEL

Ex. 1

N° 750

LA FERME DU MANOIR.

CHAPITRE PREMIER.

LA FERME DU MANOIR ET SES HABITANTS.

L'été venait.

La saison était belle, bien qu'il y eût eu des pluies assez fréquentes. Cette année, d'ailleurs, tout allait pour le mieux. La tonte des moutons avait produit bonne quantité de laine, la joyeuse saison des foins approchait, et tout le monde était affairé à la ferme du Manoir, qui avait l'air d'une ruche.

Les maîtres de la ferme étaient deux vieillards excellents, M. et Mme Godefroy, dont tout le travail se bornait, en raison de leur grand âge, à surveiller la tâche de chacun et à faire en sorte que tout allât bien et fût en bon ordre dans le domaine.

Ils avaient, pour diriger les travaux, leur fils David, le meilleur homme du monde, et qui passait pour le plus fin fermier du pays, tant pour la terre que pour le bétail. Tous les enfants de la ferme l'appelaient *mon oncle*, bien que trois seulement fussent ses neveux : Angélique, Jacques et Guillaume, fils de sa chère sœur Louise, qui était partie pour gérer un grand établissement de culture à l'île de France, avec son brave mari, natif d'Alsace, et par cela même tout disposé à l'émigration. Ils n'étaient ni l'un ni l'autre au-dessous de la tâche qu'on leur avait confiée et, s'étant mis au fait de la culture du pays, ils dirigèrent fort habilement le domaine, où ils étaient bien vus de tout le monde, et par conséquent fort heureux.

Mais le climat ne leur convenait ni à l'un ni à l'autre, et l'oncle David, qui avait plus d'argent en poche que bien des mirliflors, n'en avait fait ni une ni deux; en apprenant que sa sœur et son beau-frère étaient malades, il avait gagné Marseille au plus vite; il s'était embarqué pour l'Égypte, avait traversé l'isthme de Suez en chemin de fer, puis, s'embarquant de nouveau sur la mer Rouge, il était arrivé sain et sauf à Port-Louis.

Malheureusement, ce n'avait été que pour voir Louise et son mari partir pour un pays plus beau encore que celui qu'ils quittaient, c'est-à-dire pour le ciel. Prenant avec lui les deux fils de Louise, trop petits pour se rendre compte de la perte qu'ils avaient faite, il les avait ramenés en France, à la ferme du Manoir.

Quant à la nièce de David, Angélique, c'était une Godefroy, celle-là, car elle était la fille d'un second fils de M. et Mme Godefroy. Ce dernier était établi à Paris avec sa femme, et craignant que l'air de cette ville ne fût pas favorable à leur fille, ils l'avaient envoyée à la ferme, où sa grand'maman devait prendre d'elle tous les soins imaginables ; le grand air ferait le reste, il vaut mieux que tous les médecins.

Avec ces trois enfants, il y en avait un quatrième, fils d'un riche propriétaire du voisinage, qu'on appelait le chevalier de Saint-Aignan. C'était un esprit libéral, éclairé, et qui se plaisait infiniment dans la compagnie de M. Godefroy. Il avait un fils unique, qui paraissait devoir faire un bel usage du vaste héritage auquel il était appelé, mais qui était d'une santé extrêmement délicate.

Connaissant depuis longtemps la famille de M. Godefroy et forcé de s'absenter pour quelque temps, M. de Saint-Aignan s'arrangea pour que son fils allât passer, de temps en temps, quelques heures à la ferme, surtout le dimanche; mais le jeune homme, se plaisant beaucoup aux travaux sans fatigue qu'il faisait et après lesquels il mangeait de meilleur appétit et dormait mieux, prit l'habitude d'aller à la ferme du Manoir tous les jours, et d'appeler David « mon oncle », comme les autres.

CHAPITRE II.

LES CHEVAUX AMATEURS DE MUSIQUE.

Cependant, Angélique, n'étant revenue de Paris que la veille, n'avait pas vu tondre les moutons. Mais elle arrivait à temps pour voir faire les foins, pour se faire traîner dans les charrettes vides qui retournaient aux prés et pour dîner sur l'herbe, où l'on dîne mieux que partout ailleurs, à cet âge-là.

Comme la nuit approchait, et que les derniers faucheurs quittaient un à un la prairie, les trois petits garçons et la petite fille, un peu intimidés tous les quatre, formaient deux groupes inégaux sous le porche couvert de chèvrefeuille; eux trois d'un côté, elle toute seule de l'autre. Combien de

temps seraient-ils restés ainsi, je ne sais, lorsque le grand-papa, sortant bien à propos de la maison, s'assit lui-même sous le porche et leur servit de trait d'union.

Maintenant, je dois vous faire connaître M. Godefroy : c'était le meilleur des hommes, et il était avec cela bien élevé. Chacun l'aimait dans la maison, depuis les personnes de la famille jusqu'aux gens de service; à la fois très sage et très ferme dans ses résolutions, il s'était acquis l'estime générale, et, jusqu'aux animaux de la ferme, tout le monde aimait à le voir. C'était, d'ailleurs, un beau spectacle que ces troupeaux de la plus belle race, gras, luisants, bien portants, à la fois bien conduits et obéissants. Au marché, les bêtes de M. Godefroy primaient les autres, en raison des soins qu'il en avait pris.

Au moment où nous faisons sa connaissance sous le porche au chèvrefeuille, un rayonnement de tendresse éclairait sa vieille figure, qui brillait encore des couleurs de la santé; entourant du bras la jeune étrangère, il l'attira vers lui, l'assit sur ses genoux, tandis que les trois petits garçons se groupaient autour de lui, selon leur coutume

Au même moment, et avant que personne eût ouvert la bouche, on entendit au loin des clochettes

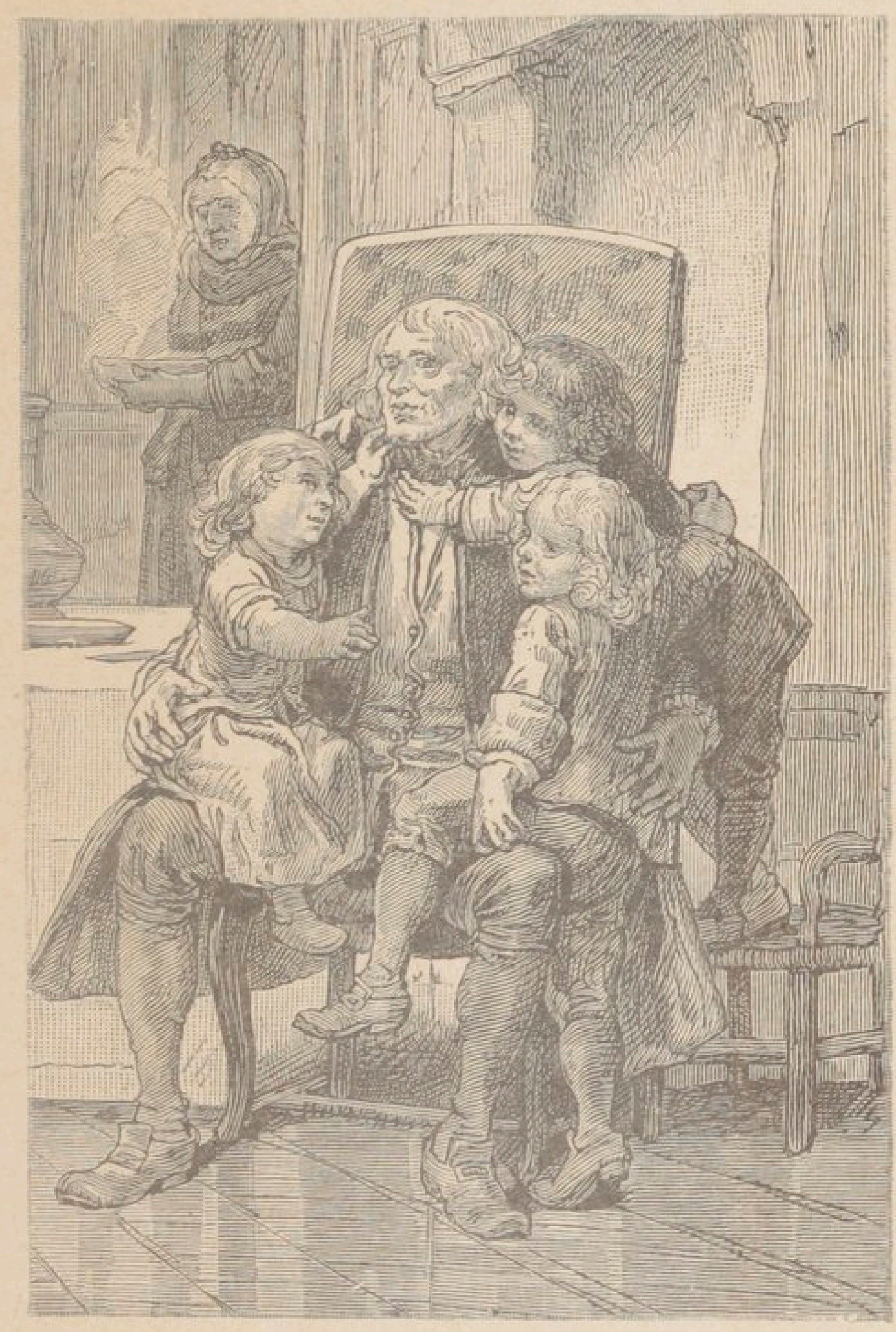


Fig. 9. — Monsieur Godefroy et ses petits enfants.

tinter le plus agréablement du monde. Sans doute, ce n'était pas ce qui peut s'appeler de la musique,

mais c'était une mélodie d'une espèce particulière, et qui se mariait à merveille à la lumière du crépuscule et aux dernières notes des oiseaux dans l'air obscurci. Angélique, qui avait entendu à Paris de la musique pour tout de bon, n'avait cependant rien entendu de plus doux, de plus harmonieux : cela ressemblait, en quelque sorte, au murmure de l'eau qui court sur les cailloux. Les petits garçons et le grand-papa savaient bien ce que c'était, et Angélique le vit bientôt de ses yeux.

C'était l'attelage de la ferme, qui allait au moulin porter du blé à moudre, chaque cheval ayant un jeu de clochettes dans son harnais. Les belles bêtes allaient tout doucement en levant la tête, comme pour mieux entendre leur musique.

« Oh ! grand-papa, » s'écria Angélique, « que c'est joli !

— Oui, » répondit M. Godefroy, « surtout lorsqu'on pense que les chevaux sont très sensibles à la musique; et c'est ce dont on ne peut douter, quand on en observe l'effet sur les chevaux de régiment.

« En 1829, le duc de Buccleuch avait chez lui, en Écosse, un de ses amis, que les chevaux de la

vénerie ne connaissaient pas. Ils se sauvaient à son approche, quand il entrait dans le clos où on les laissait quelquefois paître et s'ébattre en liberté; voyant cela, l'étranger se mit à jouer d'un instrument à la mode en ce temps et qui s'appelait la « petite harpe éolienne ». On en faisait vibrer les cordes en soufflant dessus, comme le vent fait vibrer celles de la harpe éolienne proprement dite, qu'il était de mode aussi d'attacher dans le haut des arbres ou sur le pignon du toit des maisonnettes, telles qu'il y en a dans beaucoup de parcs.

« Petite ou grande, la harpe éolienne rend des sons extrêmement doux, qui faisaient immédiatement dresser l'oreille aux chevaux; ils se tournaient même du côté du musicien. Jouait-il de nouveau, ils s'approchaient; s'en allait-il, ils le suivaient. Enjambant alors la palissade qui séparait le clos des chevaux de la plaine, il recommençait à jouer. Alors un des chevaux, incapable de résister à la fascination que les sons de l'instrument exerçaient sur lui, s'approchait de la palissade, posait la tête près de la poitrine du musicien qui se tenait de l'autre côté, et paraissait l'écouter avec délices. Bientôt les autres chevaux arrivaient un

à un avec l'intention d'en faire autant que le premier. Satisfait de cette preuve de son savoir-faire, et ne désirant peut-être pas la pousser plus loin, l'ami du duc de Buccleuch mettait son instrument dans sa poche et se retirait en silence.

— N'est-ce pas étonnant ? » s'écria Guillaume.

— Si j'étais cheval, » dit Angélique, « je voudrais toujours entendre de la musique en travaillant.

— Grand-papa prétend, » fit remarquer Jacques, « qu'ils travaillent mieux lorsqu'ils entendent tinter les grelots.

— Puisque les soldats marchent au son de la musique, » reprit Guillaume, « je ne vois pas pourquoi les chevaux n'en feraient pas autant.

— Nos chevaux auront donc de la musique, » dit le jeune Saint-Aignan ; « dès que mon père sera revenu, je lui demanderai de leur donner des grelots.

— Est-ce que tous les chevaux en ont ? » demanda Angélique.

— Non, » répondit le grand-papa, « plus maintenant, du moins, car c'était autrefois un usage général ; mais on y a renoncé, par économie. Quant à moi, j'ai pensé que si réellement le che-

val travaille mieux quand on lui donne le plaisir de cette petite musique de son goût, l'économie susdite ne valait rien; il vous rend le prix des gre-

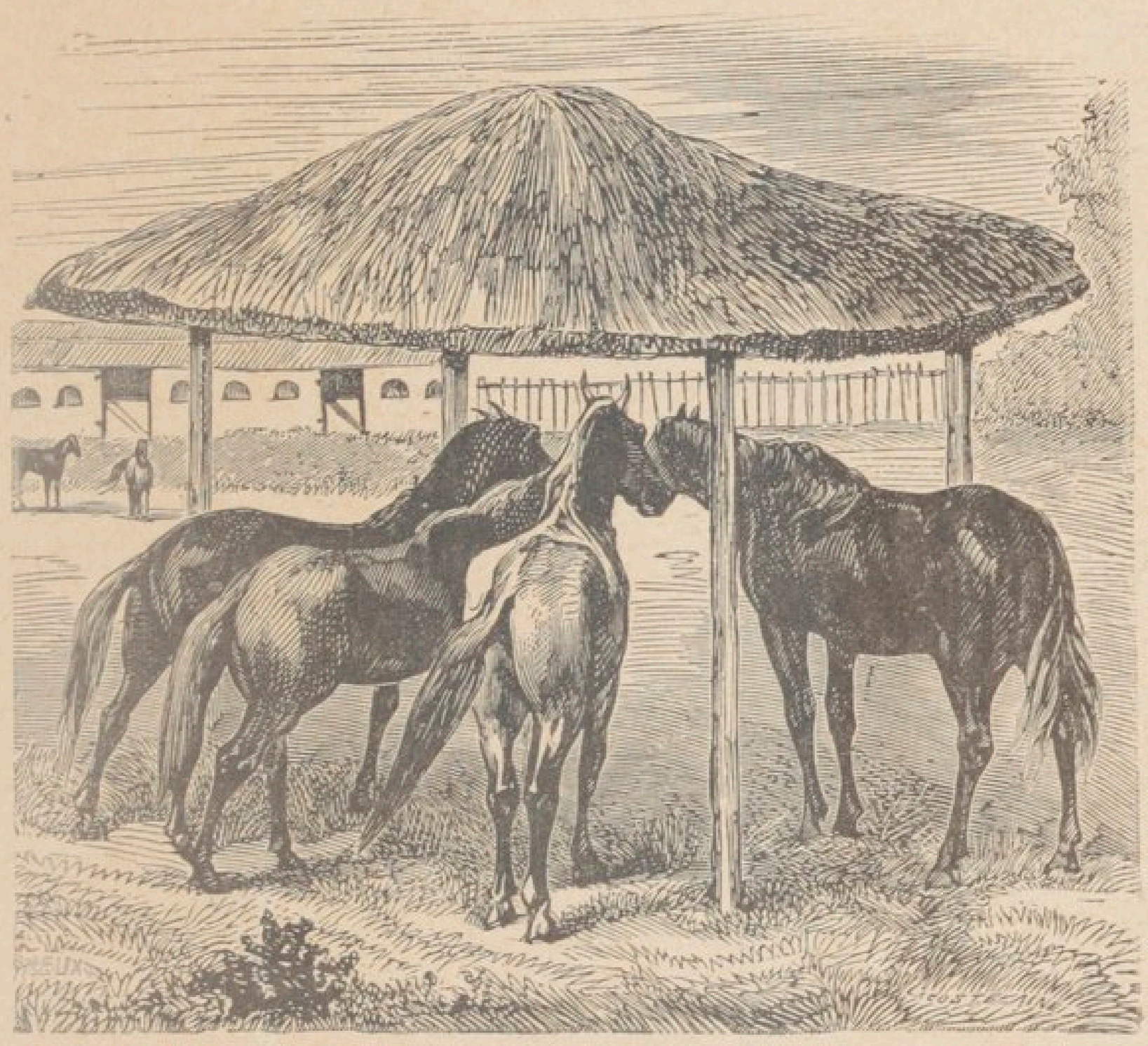


Fig. 3. — Chevaux à l'abri.

lots par son travail. Le cheval est un noble animal, très intelligent, surtout très nerveux; il n'est donc nullement impossible que la musique ait une certaine action sur son organisation si sensible. Tour à tour la musique excite ou calme les cœurs. Comme le disait Guillaume, les soldats marchent

aux sons de la musique; quand les ouvriers réunis, quel que soit leur genre de travail, se mettent à chanter en chœur, le travail leur semble plus léger, et cela leur réjouit l'esprit.

— Quand nous allions en bateau chez mon oncle Francis, » dit Angélique, « papa, maman, mon oncle et ma tante ne cessaient de chanter, disant qu'ils n'en ramaient que mieux.

— Sans nul doute, » reprit le grand-père, « la musique allège l'ouvrage, et, pour les chevaux, vous venez de voir, mes enfants, qu'il leur est naturel de l'aimer. C'est un goût que le bon Dieu leur a donné, et comme il est d'un père de se prêter, autant que possible, aux goûts de ses enfants quand ils n'ont rien que d'innocent, un bon maître doit récompenser de fidèles serviteurs, qui ont bien le droit, il me semble, d'attendre que nous allions au devant de désirs qu'ils ne peuvent nous exprimer qu'imparfaitement. Agir autrement, c'est faire preuve d'un égoïsme qu'ils n'ont pas. Plus j'ai songé à ce que je viens de vous dire là, plus je me suis confirmé dans la pensée que j'avais raison, et je n'ai cessé de témoigner aux chevaux l'affection qu'ils m'inspirent; en même temps,

j'ai toujours tenu compte de leur caractère particulier, de leurs dispositions, de leurs instincts. De cette façon, j'ai toujours eu, tant pour mon usage personnel que pour les travaux de la terre, d'excellents chevaux. Enfin, il m'a été quelquefois donné de plaider la cause de toute la race.

— Ah! grand-papa, » dit fièrement Jacques, « il n'y a pas que les chevaux qui vous aiment! »

CHAPITRE III.

LES ANIMAUX DE LA FERME. — QUELQUES MOTS SUR LES MOUTONS.

Il y avait beaucoup d'animaux à la ferme du Manoir : non seulement des chevaux de selle et d'attelage, des chevaux de travail, des vaches, des moutons, mais aussi des cochons, de la volaille, des chiens, des chats, des oiseaux en cage.

Vous avez sans doute observé le caractère de chacun de ces animaux. Le moment de la journée où les vaches sont le plus jolies à voir, c'est quand, après avoir passé la journée à paître, elles reviennent à la ferme lentement, et en poussant, çà et là, un mugissement, qui s'adresse sans doute au pré qu'il faut laisser pour l'étable. La petite vachère les appelle quand elles s'attardent trop au bord de la mare, près de la porte d'entrée; alors

elles se remettent en route, et des gouttes d'eau pure pendent à leurs naseaux comme des perles de cristal.

Les cochons ne sont pas des animaux bien intéressants, bien qu'ils soient très utiles, et nous n'en dirons rien. Quant aux moutons, il faut convenir que ce sont les moins intelligents des animaux, tellement que, si l'un d'eux a la maladresse de se laisser choir dans un fossé, les autres sont assez bêtes pour y sauter à la queue leu leu. Il faudra que tout le troupeau y passe, si le berger ne s'en mêle.

Alors les enfants demandèrent à M. Godefroy s'il avait jamais entendu parler d'un mouton intelligent, ou capable de montrer une affection particulière pour le berger.

Le bon vieillard sourit, se recueillit un moment, et finit par dire qu'il se rappelait un agneau, qui était devenu le compagnon inséparable d'un cheval qu'on regardait comme indomptable.

On le nommait *Fol Arabe*, à cause de son caractère fougueux. Son maître, voyant qu'il ne pouvait le monter sans exposer sa vie, le vendit au directeur d'un cirque, qui passait pour avoir parmi ses écuyers un homme des plus habiles à

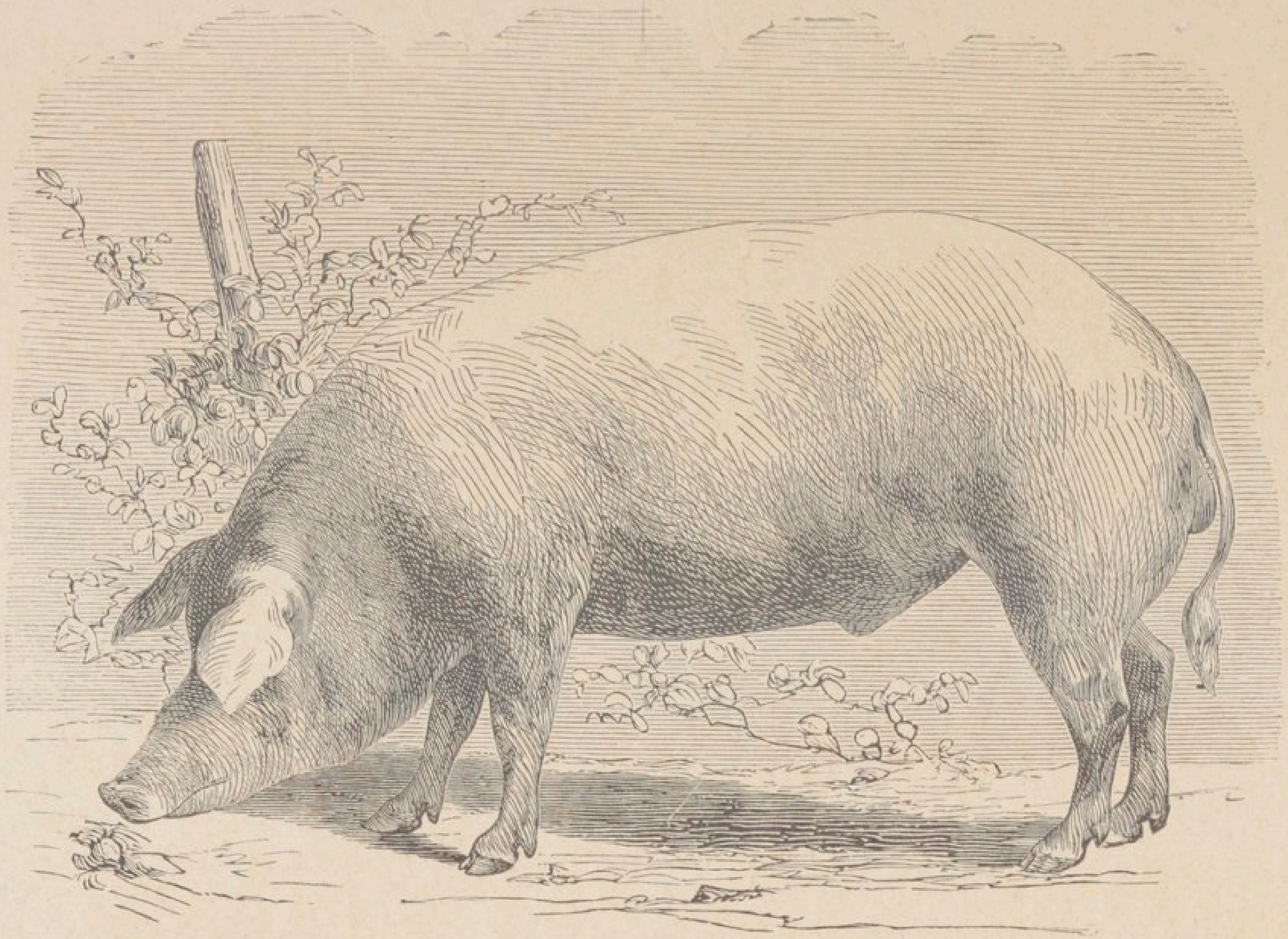


Fig. 4. — Porc.

dresser les chevaux. Il venait à bout des plus difficiles, et bientôt *Fol Arabe* s'assouplit au point de devenir un des chevaux les plus doux de la

Fig. 5. — Moutons communs.

troupe. Il s'était lié avec un agneau, auquel il permettait de lui monter sur le dos et d'y faire des gambades, qui excitaient au plus haut point la gaieté du public.

Les enfants se demandèrent alors si cela ne

prouvait pas plutôt l'attachement du cheval à l'agneau que de l'agneau au cheval. Le grand-père dit que la question méritait d'être prise en considération, et que peut-être l'oncle David serait un meilleur avocat de moutons qu'il ne l'était lui-même.

Cependant, Angélique avait écouté, d'un air distrait, la dernière histoire de M. Godefroy; elle semblait inquiète, triste. Son grand-papa lui demanda ce qu'elle avait, et elle répondit en s'efforçant de retenir deux grosses larmes, qui roulaient dans ses yeux bleus :

« Je pense à maman, que j'embrassais tous les soirs avant de me coucher. »

Les deux petits garçons se mirent à se moquer d'elle.

« Vous avez tort, » leur dit M. Godefroy d'un ton sévère; « loin de tourner en dérision cette marque du bon cœur d'Angélique, vous devriez chercher à la consoler. Ah! je suis bien sûr qu'il vous en arriverait autant, la première fois que vous coucheriez hors d'ici, par exemple chez les parents d'Angélique. Quand la lumière est éteinte, et que vous n'êtes pas endormis, n'aimez-vous pas à sa-

voir que nous sommes tout près de vous, votre bonne maman et moi ? »

Guillaume et Jacques se regardèrent en se poussant du coude, comme pour s'engager mutuellement à répondre; puis, ne trouvant rien à dire, ils baissèrent les yeux d'un air confus.

« Que peut faire de plus louable une petite fille que de se souvenir de sa mère? » reprit M. Godefroy. « Le beau mérite de penser aux gens quand on les voit! Le souvenir des absents honore toujours celui qui en est capable, et, bien loin d'en vouloir à Angélique de regretter, même ici, la maison maternelle, je lui en sais bon gré. Ce n'est pas qu'elle soit mal auprès de nous, ce n'est pas qu'elle n'aime tendrement son bon papa et sa bonne maman; c'est qu'elle aime encore plus sa mère, voilà tout. »

Les petits garçons furent vivement émus des sages paroles de M. Godefroy, et ce fut leur tour d'avoir des larmes dans les yeux. Voyant cela, Angélique alla vers eux, les embrassa l'un après l'autre et, à partir de ce moment, ils furent les meilleurs amis du monde.

CHAPITRE IV.

LES CHIENS A LA FERME ET AILLEURS.

On comptait nombre de chiens à la ferme. Citons d'abord Hector, un gros dogue de la plus haute taille, superbe animal, qui passait ses journées à la chaîne, et qui, la nuit, accomplissait en conscience ses devoirs de sentinelle.

Il y avait aussi Brenda, petite chienne de la race des terriers bleus, et qui appartenait à Mme Godefroy; elle lui était très attachée, mais elle se souciait peu des autres! C'était une chienne rêveuse et sentimentale, qui passait des heures entières les yeux fixés sur sa maîtresse, avec l'expression extatique qui caractérise cette race. Brenda était tant soit peu sourde, mais elle comprenait le moindre geste de sa maîtresse mieux que la parole

de tout autre, et, quand Mme Godefroy disait du bien d'elle, il arrivait souvent que Brenda, qu'on croyait endormie, remuait la queue en signe de plaisir.

De tout temps, Brenda avait aimé la vie d'intérieur, et, quand Mme Godefroy l'emmenait avec elle, Brenda la suivait, comme si elle eût senti que c'était son devoir. Mais le dimanche matin, quand Mme Godefroy allait à la messe, jamais Brenda n'avait manifesté le désir de l'y suivre : probablement, au son des cloches, elle reconnaissait le dimanche. Toujours est-il qu'après avoir accompagné sa maîtresse jusqu'à la porte, elle retournait avec une évidente satisfaction prendre place sur le coussin où elle aimait tant à sommeiller.

C'était le mardi et le vendredi qu'on battait le beurre, et Brenda aimait beaucoup le petit-lait. Bien que le jeu des barattes ne commençât qu'après le déjeuner, elle se levait de bonne heure ce jour-là et se tenait à la porte de la laiterie avec des regards aimables pour tout le monde, tandis que ses lèvres frémissaient de plaisir, comme si le mets favori eût été déjà là ! Jamais elle ne se trompait de jour, mais elle se montrait de fort mauvaise humeur

si par hasard on ne battait pas le beurre comme à l'ordinaire.

Un chien dogue, dont le nom était Héros, appartenait à un propriétaire des environs. S'étant particulièrement attaché à un garçon de ferme

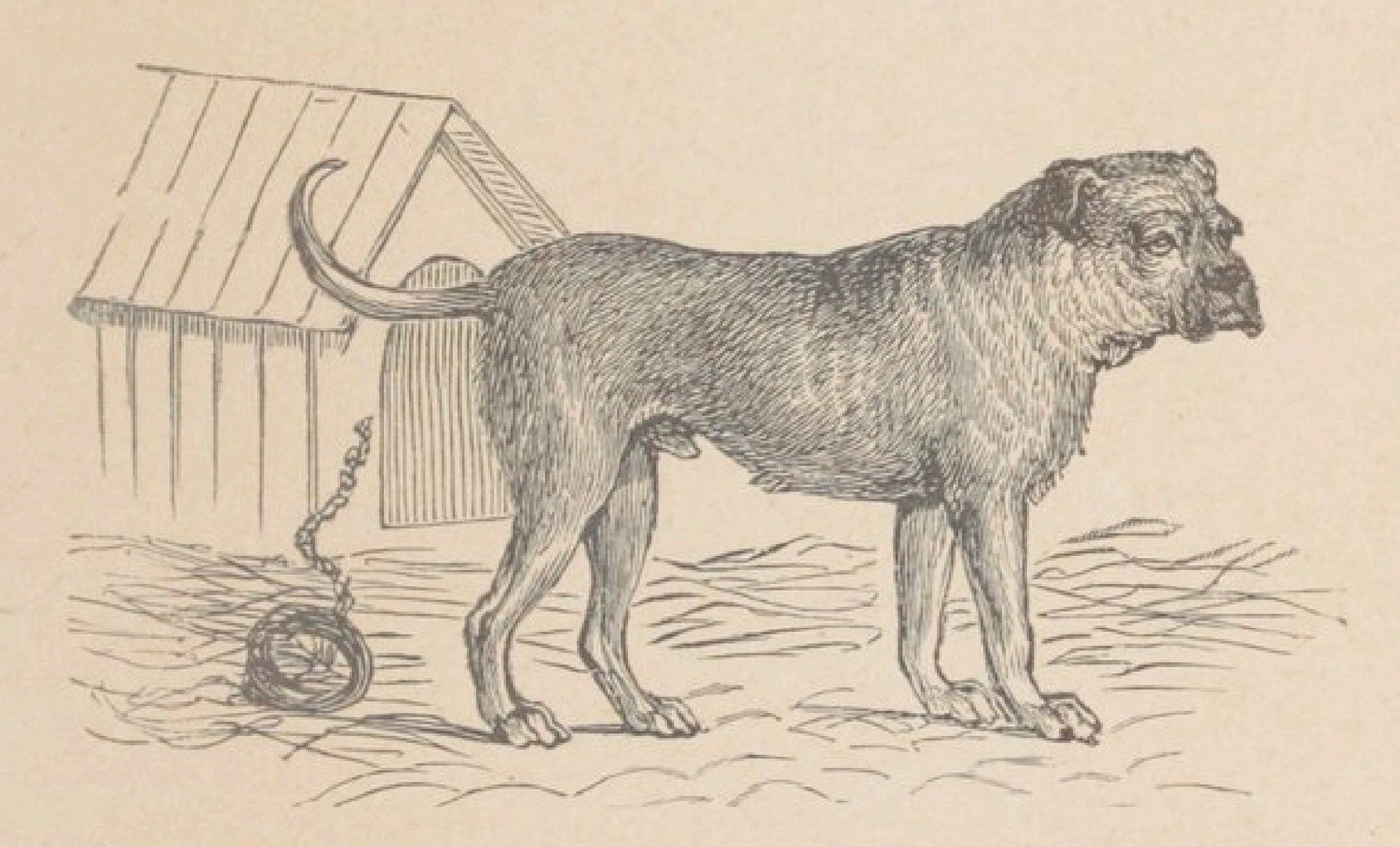


Fig. 6. — Le dogue Héros.

marié, il le suivait à la maison. Cet homme ayant de petits gages et une grande famille, son maître l'engageait souvent à dîner avec les autres domestiques de la ferme, et le chien était admis à partager cette aubaine : pour lui, pauvre diable, qui n'avait d'habitude que l'ordinaire des paysans, un dîner bourgeois avait son importance, si bien qu'il ne tarda pas à reconnaître les signes d'heu-

reux augure qui annonçaient la bonne aubaine.

Par exemple, lorsque le moment était venu d'appeler les travailleurs, qu'ils fussent aux champs, ou dans la cour, Héros avait observé qu'on ôtait de la crémaillère la grande marmite, pleine de soupe, et qu'on la posait à terre; qu'ensuite on tirait au milieu de la salle une longue table, ordinairement rangée contre le mur, et qu'alors la laitière, s'avançant sur la porte, annonçait le dîner à pleins poumons; elle avait une si bonne voix qu'on l'entendait de loin; les travailleurs répondaient, et, sans se le faire répéter, ils se dirigeaient vers la maison.

Les ouvriers des champs, n'ayant généralement pas de montres, ne peuvent savoir l'heure qu'à l'ombre des arbres ou au cri de leur estomac, et souvent lorsqu'un d'entre eux sentait venir la faim, il disait au chien, qui n'était pas moins affamé que lui :

« Va, Héros, va voir si le dîner s'apprête. »

Aussitôt, Héros partait à toutes jambes pour aller jeter un coup d'œil à la cuisine, et lorsqu'il avait la satisfaction de voir la bonne grosse marmite par terre et la table mise, il repartait en remuant la

queue et en se léchant les babines; puis, revenu auprès de celui qu'il avait pris en affection, il semblait lui dire : « Tout va bien, on dînera dans un instant. »

Si, loin de là, il ne voyait rien d'agréable à la cuisine, il revenait lentement, la queue entre les jambes et l'oreille basse, et, lorsqu'on lui demandait ce qu'il en était, il passait d'un air penaud derrière son maître d'adoption, comme accablé du poids de ces mauvaises nouvelles. Il aurait parlé que les hommes n'eussent pas mieux compris.

Mais « le notable » des chiens de la ferme était le chien de l'oncle David; celui-là aurait mérité, comme vous l'allez voir, le nom de Héros.

C'était un épagneul de la grande espèce, vigoureux, brave, et couleur chamois, sans une tache.

Cinq ans auparavant, David Godefroy s'était rendu à une foire d'hiver, dans une ville voisine. Les jours étaient courts, la saison mauvaise. Ayant fait des affaires considérables à la foire, David avait reçu une forte somme d'argent, et il désirait rentrer à la maison le moins tard possible; néanmoins, il ne put partir avant la nuit tombante.

Pendant l'après-midi, dans la foule du champ

de foire, il n'avait pas remarqué sans inquiétude qu'il avait sans cesse sur les talons un grand chien, mal nourri, maigre et à l'air fatigué. Plus d'une fois, il l'avait chassé, supposant que c'était un chien qui avait perdu son maître, et ne voulant pas l'enga-

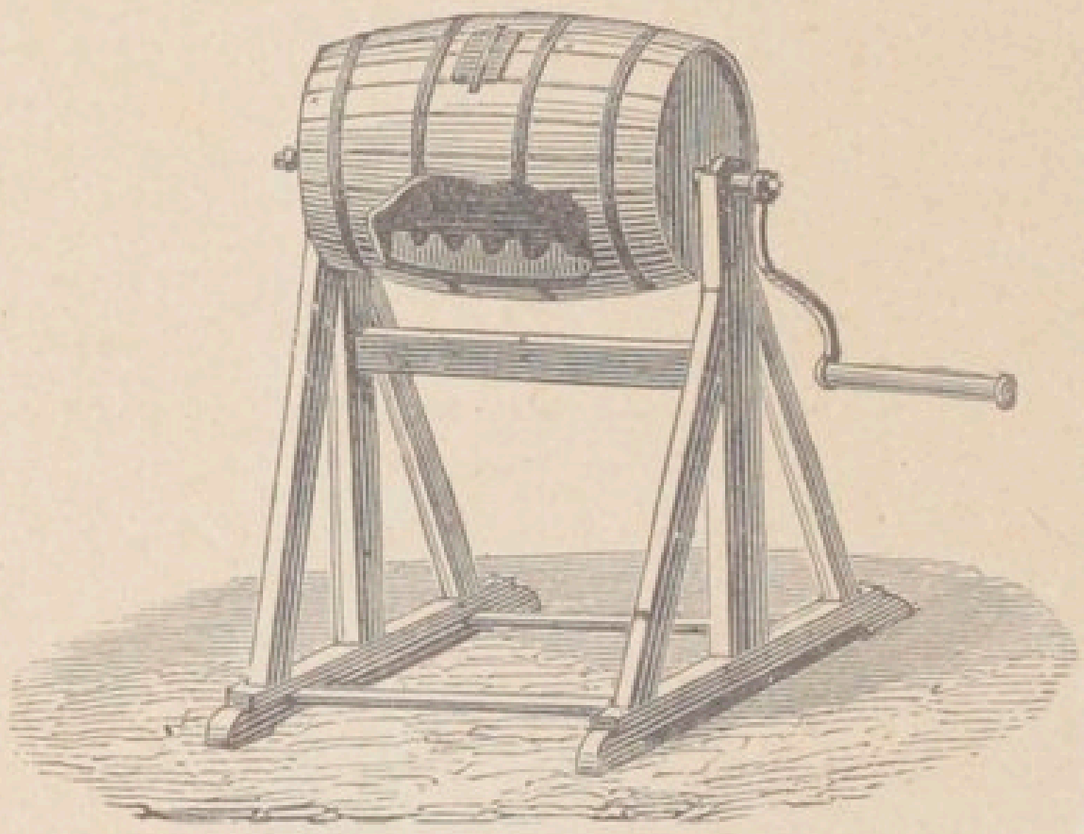


Fig. 7. — Baratte à tonneau.

ger à le suivre, ne fût-ce que par un regard de pitié ; car c'eût été encourager les espérances de l'animal, et alors il aurait été bien plus difficile encore à David de se débarrasser de lui. Il le chassa même à plusieurs reprises à coups de fouet ; mais, quelque part qu'il allât, le chien se glissait entre les jambes des hommes et des chevaux et se remettait à le suivre ; quand leurs yeux se rencontraient, ceux du chien imploraient, d'une manière

de plus en plus marquée, la compassion de l'homme.

Au moment de monter à cheval, David, ennuyé de voir que le chien était toujours là, laissa quelque argent à l'aubergiste, pour qu'il lui donnât à souper et l'empêchât de continuer ses obsessions. L'aubergiste promit d'y veiller.

David chevauchait dans les ténèbres par un vent affreux. Il avait trois lieues à faire, et la dernière par un chemin de traverse, qui avait été rompu en divers endroits par les pluies. Il montait un cheval de prix, et, arrivé au bas d'une côte caillouteuse, il mit pied à terre pour soulager la bête et éviter un accident à l'entrée d'un pont fort étroit, qu'il n'était pas facile de distinguer dans l'obscurité.

Juste comme il y arrivait, il fut attaqué par un homme qui, se montrant à l'improviste, lui lança un coup de bâton, bien fait pour l'étourdir. Mais ce fut le cheval qui le reçut sur la croupe : alors il se cabra violemment, les rênes échappèrent à la main de David, et la bête partit au galop pour la maison.

Au même instant, et avant que David eût eu le temps de se reconnaître, un cri perçant se fit en-

tendre dans la nuit, la douleur s'y mêlait à l'effroi ; en même temps, on entendit gronder un chien en fureur, qui évidemment attaquait le voleur, le renversait et le tenait sous lui, en lui serrant la gorge.

« Tiens-le bien, » cria David, devinant aussitôt par quel miracle il avait été sauvé.

Le chien comprit ; le voleur se sentit serré comme dans une griffe de fer.

En même temps, le cheval sans cavalier arrivait à la ferme, entrait dans la cour avec la rapidité de l'éclair, et la famille, alarmée, se disait que la vie de David était en danger, s'il n'était déjà mort. Aussitôt son père et deux hommes munis de lanternes se mirent en route pour le chercher.

Heureusement, leurs craintes furent promptement dissipées, car David lui-même s'avançait ; la rencontre se fit à un quart de lieue de l'endroit où David avait été attaqué.

Enchanté de trouver son fils sain et sauf, M. Godefroy, accompagné du reste de la troupe, marcha en avant, et bientôt le misérable qui avait attenté aux jours de David fut arrêté, car le chien ne l'avait pas lâché.

D'où venait ce chien? on ne l'a jamais su, car personne ne le connaissait dans la ville. En ce qui regardait sa fuite de l'auberge, l'aubergiste dit que, tandis qu'il donnait l'ordre à un garçon d'écurie de

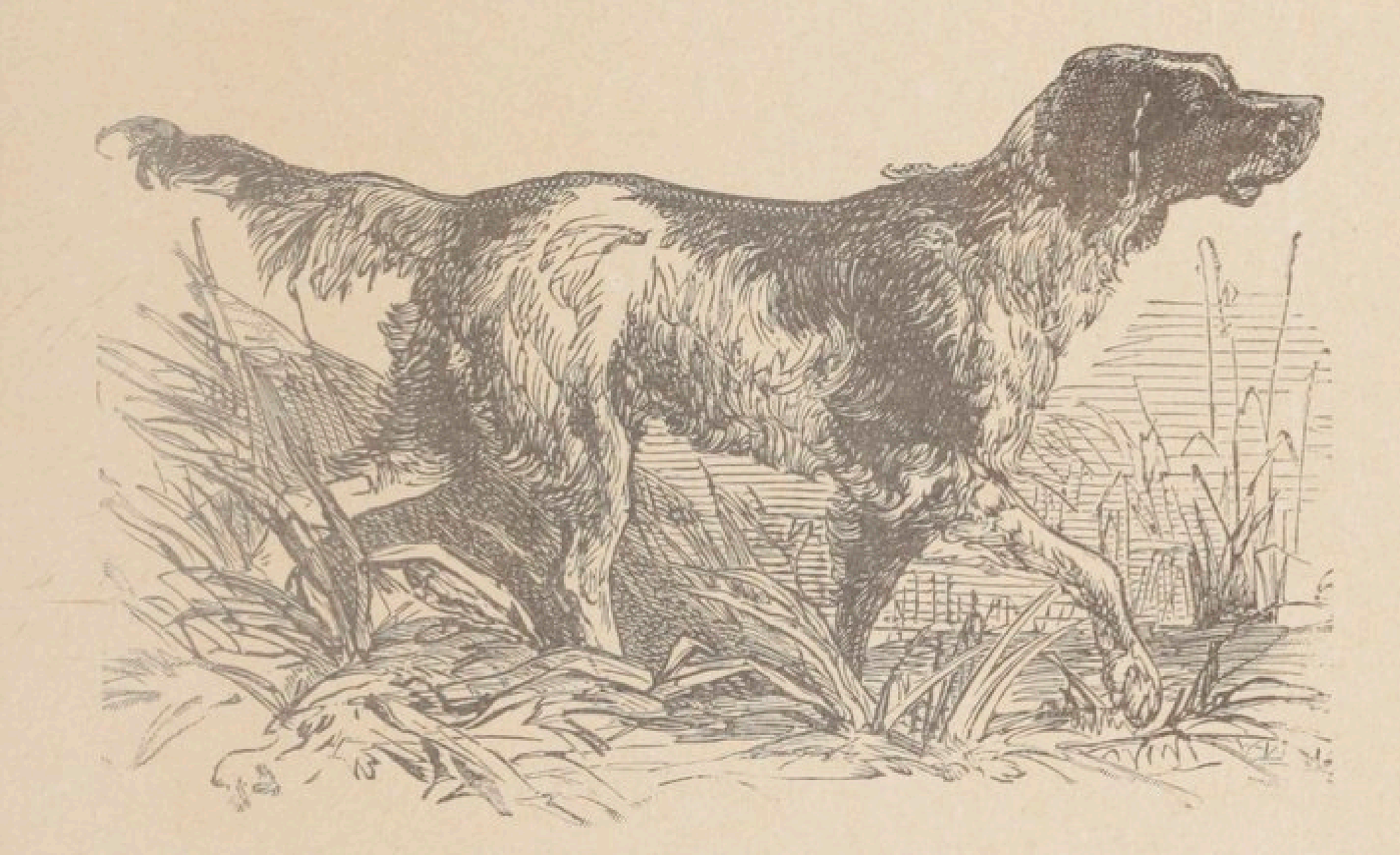


Fig. 8. — L'ami de David.

faire manger le chien et de l'enfermer ensuite, l'animal avait disparu, et si bien disparu qu'il avait été impossible de le retrouver. Sans doute, il avait compris ce qui se disait, et, poussé par un irrésistible instinct, il s'était élancé sur les traces de celui auquel il s'était donné spontanément, et avait suivi le cheval dans les ténèbres, sans que le cavalier s'en aperçût.

Depuis ce jour, le chien avait reçu le surnom d'*Ami de David*, et avait été considéré comme faisant partie de la famille. Bien que tout le monde l'aimât et le caressât, il ne prit pas les allures d'un chien gâté, car il était naturellement modeste, comme le sont souvent les hommes courageux. Jamais il ne cherchait à se faire remarquer. Tout en continuant à mépriser le danger et à faire bonne garde dans la ferme, il ne devint jamais importun; on eût dit qu'il s'oubliait lui-même.

Bien différent de Brenda, il se souciait peu d'être remarqué et de recueillir des éloges; en revanche, il paraissait très heureux quand son maître le félicitait de ses bonnes qualités ou les énumérait à ses amis. Il fut même question dans les journaux du courage avec lequel il avait sauvé David, mais il n'en fut pas plus fier pour cela.

CHAPITRE V.

UNE HISTOIRE DE CHEVAUX ET QUELQUES MOTS SUR LES LAPINS.

Un jour, les enfants étaient dans les prés lorsque M. Godefroy vint à passer. Ils avaient bien travaillé à retourner le foin, ils commençaient à être fatigués, et ils acceptèrent avec plaisir la proposition qui leur fut faite par leur grand-père de revenir doucement à la maison et d'y passer dans le salon le temps qui devait s'écouler jusqu'au déjeuner.

M. Godefroy avait un livre à la main, et, tandis qu'ils faisaient route ensemble, il leur proposa de leur lire quelques pages de l'ouvrage où il était question d'un vieux cheval. Cette proposition fut

aussitôt acceptée, et M. Godefroy commença en ces termes :

« M. de Boussanelle, capitaine au régiment de Beauvilliers, rapporte qu'un cheval appartenant à sa compagnie, étant devenu trop vieux pour broyer ses aliments, fut nourri par deux chevaux, ses voisins. Ils prenaient le foin au râtelier, le mâchaient et le mettaient devant leur vieux camarade; ils en faisaient autant pour l'avoine.

« Parmi tous les animaux au service de l'homme, » ajouta M. Godefroy, « le cheval tient le premier rang tant par les services qu'il nous rend que par la générosité de son caractère et la beauté de ses formes. Comparons-le aux autres animaux, et nous verrons qu'il leur est supérieur. L'âne, le zèbre et leurs semblables sont comparativement mal faits; la tête du lion est d'une grosseur disproportionnée; les membres du bœuf sont trop grêles pour le poids de son corps; le chameau et le dromadaire ont une apparence difforme; la girafe a le cou trop long avec la tête trop petite et le train de derrière trop bas; l'éléphant, ainsi que l'hippopotame et le rhinocéros sont grossièrement taillés.

« Au contraire, l'harmonie de toutes les parties du corps prévaut chez le cheval, et c'est justement ce qui fait sa principale beauté. Il semble, d'ailleurs, avoir conscience de sa supériorité par la

Fig. 9. — Zèbre.

manière de porter la tête; on le dirait fier de pouvoir, seul entre tous les animaux, regarder l'homme face à face. Il a l'œil ouvert et intelligent, et la vue si bonne qu'il distingue aisément les objets dans l'obscurité. Petite, pointue, bien faite, l'oreille du cheval se tourne dans toutes les directions, de sorte qu'aucun bruit ne lui échappe. Il a

la narine évidée, pleine d'expression et douée de la singulière propriété de servir seule à la respiration, tandis que l'homme et les autres animaux respirent à la fois par les narines et par la bouche. La crinière donne au cheval un caractère de force et de courage; la queue, aux crins flottants, est l'achèvement du tout.

— Et il s'en sert, » dit Angélique, « pour chasser les mouches.

— Oui, » reprit le grand-père; « elle lui rend même par là un grand service; car le cheval a la peau mince et est, par cela même, très sensible aux piqûres; c'est ce qui fait que les mouches l'incommodent tant. C'est pour cela que la nature, ou plutôt le bon Dieu, lui a donné là une sorte de plumeau toujours en mouvement pour les chasser.

« Autrefois, mes enfants, mais il y a bien longtemps et les hommes de mon âge sont seuls à s'en souvenir, il existait une coutume absurde et cruelle, qui consistait à couper la queue des chevaux, de manière à la leur raccourcir sensiblement. Cela défigurait l'animal et ne servait à rien, excepté à suivre la mode, qui la plupart du temps est fondée sur le caprice. »

Tandis que le grand-papa prononçait ces derniers mots, Jacques se leva et alla prendre un livre sur les rayons de la bibliothèque. C'était un joli volume, plein de gravures représentant les choses avec fidélité, et qui avait été donné à M. Godefroy par l'artiste lui-même; Jacques, qui avait feuilleté plus d'une fois ce livre intéressant, eut bien vite trouvé la page où l'on voyait le carrosse d'un vieux gentilhomme, attelé de deux malheureux chevaux, qui avaient la queue coupée à la mode du temps.

« Oui, regardez cela, » reprit le grand-père, « et vous verrez s'il est quelque chose de plus répulsif au monde. En général, lorsque les hommes veulent accommoder la nature aux caprices de la mode, ils la gâtent. Heureusement, le règne de la mode n'a qu'un temps, et l'on a renoncé à cet usage; on s'est aperçu qu'il n'embellissait pas, tant s'en faut, le cheval, et que, par cela même, l'animal diminuait de valeur, considération bien plus puissante auprès de certaines gens que celle d'humanité pure.

— Lorsque je serai grand, » dit Guillaume, « je ne rênerai jamais mes chevaux. Je leur laisserai tendre le cou tant qu'ils voudront, lorsqu'ils por-

teront ou traîneront de lourds fardeaux, surtout en montant les côtes; cela vaudra mieux pour ces pauvres bêtes que d'avoir la tête violemment tirée en arrière par cette horrible rêne.

— C'est une coutume insensée, mon cher enfant, » reprit aussitôt M. Godefroy, qui était très vif sur la question, « et c'est ainsi que plus d'un cheval s'est dégradé pour la vie en se couronnant dans sa chute. Un cheval couronné est un cheval perdu de réputation. Le cou du cheval, qui est la prolongation de l'épine dorsale, est naturellement porté à s'allonger, lorsque le cheval tire. Il lui est impossible de déployer toute sa force sans avancer la tête, et par conséquent sans tendre le cou. On a écrit que l'usage de rêner les chevaux n'existait plus, mais en réalité il est général. Les beaux chevaux de brasseur ou de chantier sont trop souvent soumis à ce supplice, et en pareil cas si un cheval vient à butter, comment voulez-vous qu'il se retienne?

« En revanche, le sac à manger est une véritable bénédiction pour les chevaux. Les chevaux doivent être bien nourris, manger souvent et à des heures réglées; ils ont l'estomac petit, et si on les

laisse avoir faim trop longtemps, ils mangent si vite qu'ils en tombent malades. Mais avec le sac à manger on prévient cet inconvénient, surtout lorsque les chevaux ont à attendre longtemps, et c'est une des meilleures inventions que je connaisse.

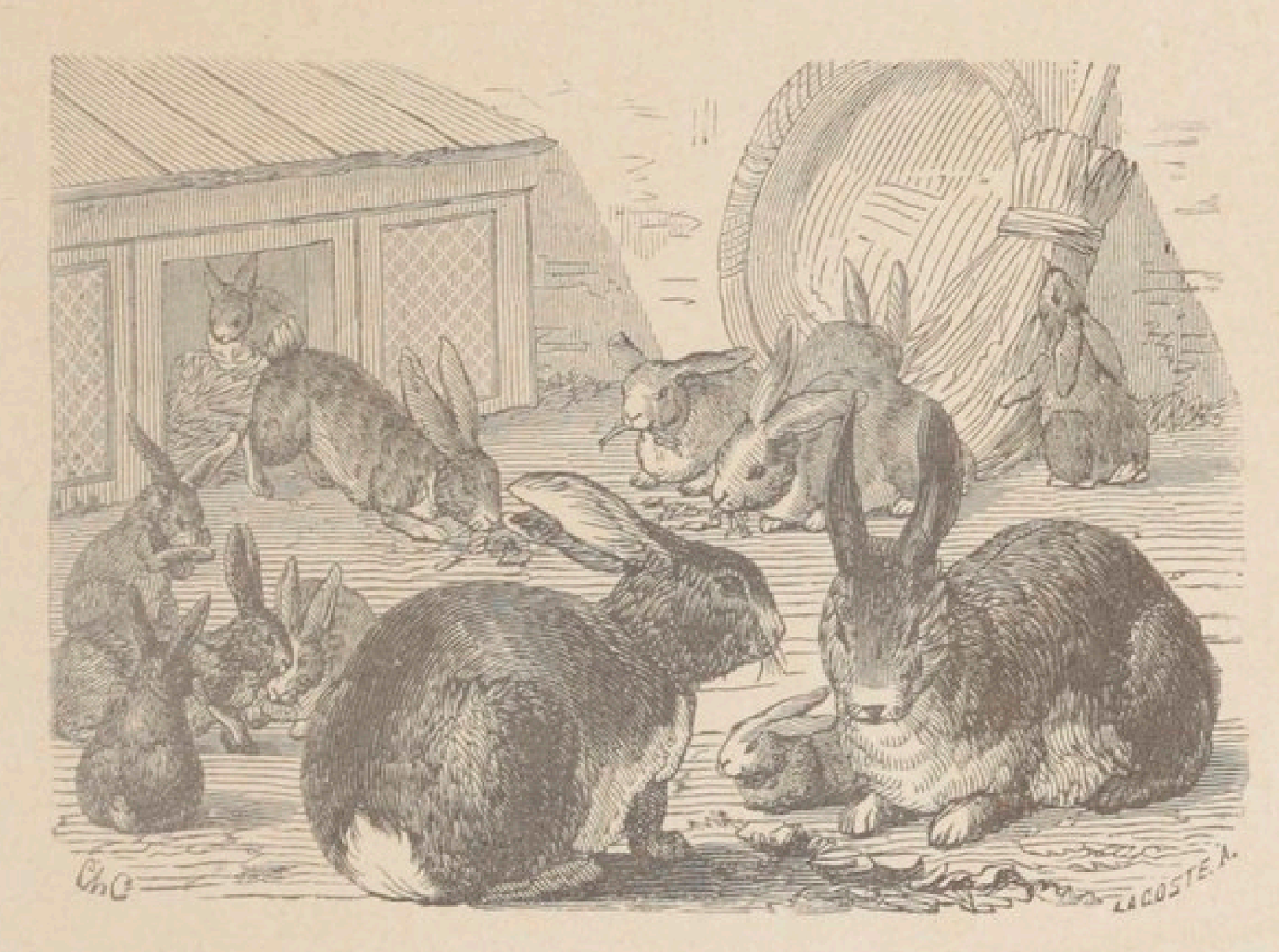


Fig. 10. — Lapins.

Tout ce qui peut contribuer au bien-être des animaux a mon approbation. Quant à vous, mes enfants, vous êtes à l'âge où l'on apprend toute chose : apprenez donc à aimer les animaux.

— Ah! vous ne savez pas, » s'écria le jeune Saint-Aignan, « ce que c'est que le piège à lapins.

Depuis que mon père a vu combien il les faisait souffrir, il a défendu aux gardes de s'en servir; maman dit qu'il n'y a rien de si affreux. Mais on n'en sait rien généralement dans le public, et beaucoup de personnes qui rougiraient de faire du mal à un cheval s'inquiètent peu des souffrances du lapin.

— C'est trop juste, » reprit le grand-père, « d'autant plus que les souffrances du lapin ne sont pas moins vives que celles du cheval.

— Rien n'est plus vrai, mon père, » dit alors l'oncle David, que l'heure du déjeuner ramenait au logis, « et si en prenant les lapins au piège on les fait souffrir, je désapprouve l'usage des pièges à lapins. Alors il faut trouver un autre moyen de détruire ces animaux, bien qu'on ne puisse espérer de les tuer sans leur faire mal. Mais, comme ils se multiplient avec une facilité prodigieuse et qu'ils rongent tout, il faut se résigner ou à voir les pousses des arbres et du blé rongées en herbe ou à tuer les lapins, qui, d'ailleurs, sont faits pour être mangés. Ces petits animaux ne sont jamais si bienfaisants que sautés à la casserole. Vous savez si j'aime les bêtes, mais de là à leur laisser dévorer

nos champs et nos bois, il y a loin. Tenez, mon cher garçon, ce que vous venez de dire là vous fait honneur; mais si M. de Saint-Aignan, votre père, défend à ses gardes de tuer bonne quantité de lapins tous les ans, sa fortune sera doublement ébréchée : d'abord parce que ses propres terres seront saccagées, ensuite parce qu'il sera condamné à indemniser les propriétaires du voisinage des dommages que les incorrigibles rongeurs leur causeront.

— Tu as raison, David, » dit M. Godefroy, « et j'allais en dire autant. Car, s'il convient d'apprendre aux enfants à ne jamais tourmenter les animaux, ce ne serait pas leur rendre service que de développer chez eux une fausse sensibilité.

— En partant de là, » reprit David, « la chasse déshonorerait le chasseur, tandis que c'est un plaisir permis, un plaisir viril. Vous voyez Guillaume et Jacques? eh bien, je veux leur apprendre à manier le fusil, dès qu'il en sera temps; et ils n'en seront pas moins de braves gens, tout en sachant garnir le croc dans la saison. N'est-ce pas, mes enfants?

— Oui, » s'écrièrent Jacques et Guillaume,

« oui, oncle David, vous nous apprendrez à chasser. »

Et ils battirent des mains, comme s'ils y eussent été déjà.

« Ah! bien, moi, » dit Angélique, « je n'aimerais pas la chasse.

— Aussi l'on ne te demandera rien de semblable, ma nièce; sois tranquille, » continua l'oncle David en la prenant sous les bras et en la faisant sauter en l'air. « Et maintenant, allons déjeuner. »

CHAPITRE VI.

OU IL EST QUESTION DE DIVERSES CHOSES TRÈS MERVEILLEUSES ET PLUS OU MOINS VRAIES.

Il n'était pas rare qu'il se passât des choses étonnantes parmi les nombreux animaux de la ferme.

C'est ainsi qu'il y avait une grosse chatte, noire et blanche, à moitié sauvage, qui ne se plaisait que dans la grange ou dans le grenier à foin, et qu'on trouva un jour allaitant un jeune lapin en même temps que ses petits. D'où venait-il? s'était-il échappé d'une maison du voisinage? C'est ce qu'on ne put savoir. Mais, tandis que tout le monde demeurait ébahi, l'oncle David secouait la tête d'un air incrédule.

« Voilà, » dit M. Godefroy, « qui est bien extraordinaire.

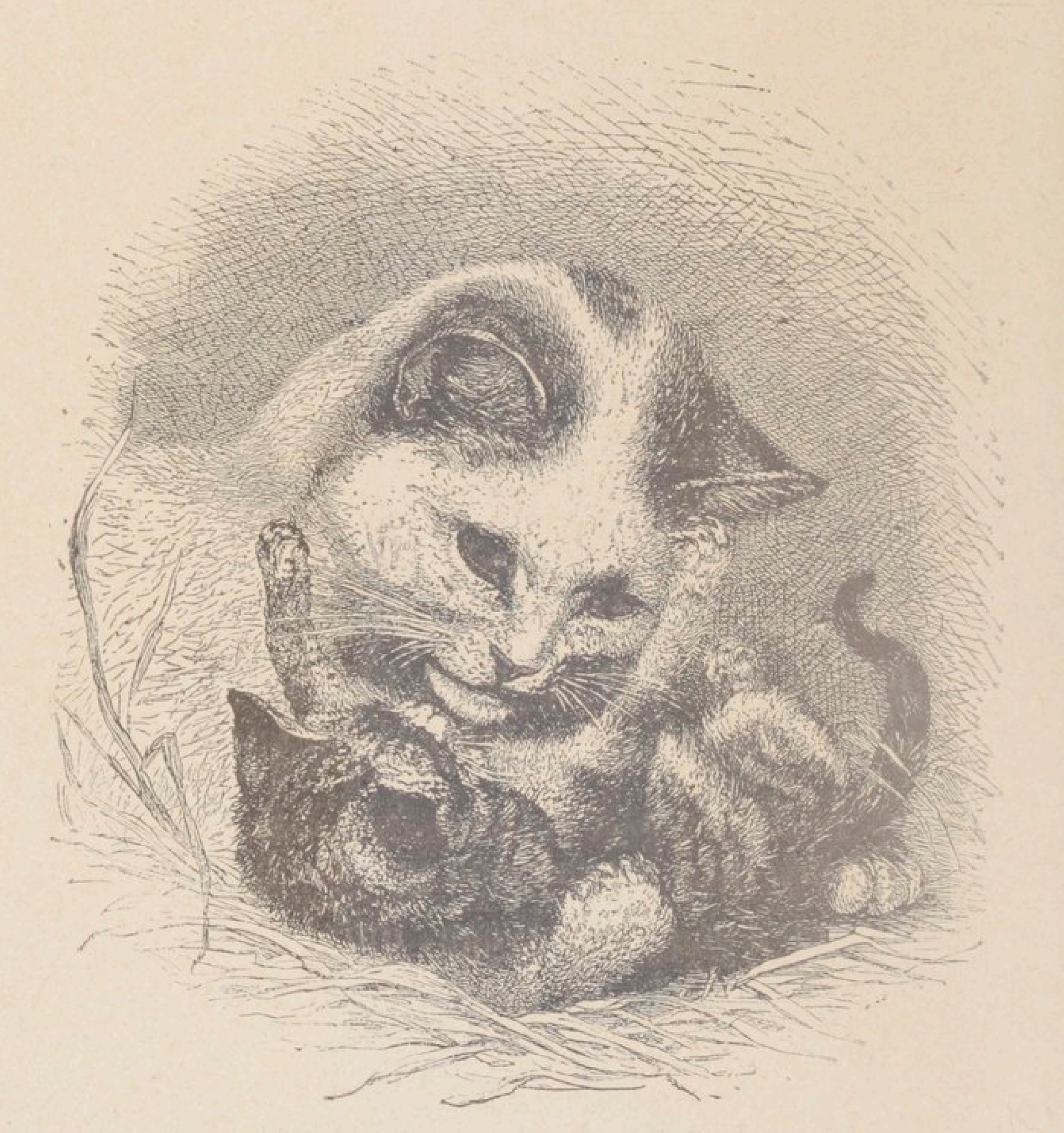


Fig. 11. — Chatte et ses petits.

— On cite des choses plus extraordinaires encore en ce genre-là, » dit l'oncle David, d'un ton légèrement gouailleur, « par exemple l'histoire

d'une chatte qui, venant d'avoir des petits, admit un rat à tetter avec eux. La chose arriva chez M. Jean Vertgazon, dans le Maryland, aux États-Unis. On supposa que la chatte, en allant à la chasse aux souris, soit pour se divertir, soit pour avoir quelque chose dans le garde-manger, avait rencontré un petit rat, qu'elle n'avait pas tué pour une cause ou pour une autre, et qu'elle l'avait apporté chez elle en le prenant par la peau du cou, comme elle prenait ses petits pour les porter d'une place à l'autre. Les domestiques de M. Jean Vertgazon, s'étant aperçus de la chose, se hâtèrent d'en avertir leur maître, qui composa là-dessus une belle pièce de vers. »

Tandis que l'oncle David parlait ainsi d'un ton demi-sérieux, demi-plaisant, les enfants l'écoutaient en ouvrant de grands yeux et bouche béante, ne sachant pas s'il n'inventait pas à plaisir cette belle histoire pour les faire rire, ou s'il disait la vérité.

L'oncle David se plut à prolonger leur incertitude et reprit en ces termes :

« Mais comme M. Vertgazon avait l'imagination vive et qu'il savait que la poésie ne peut que s'em-

bellir des ingénieux mensonges du poète, il joignit à l'histoire du chat nourrissant un rat l'histoire d'un renard élevant une poule à la brochette et celle d'un loup qui s'était fait chien de berger par amour pour les agneaux.

— Oh! oh! mon fils, » dit M. Godefroy, « tu nous en dis de belles ce matin.

— Eh bien, » dit Angélique, « c'est comme les contes de fées, cela n'est pas vrai, mais n'importe, c'est amusant!

— Ah! ça, Mademoiselle Angélique, » s'écria l'oncle David, « vous vous mêlez de dire que votre oncle David en a menti?

— Non, non, » dit gentiment Guillaume, « ce n'est pas tout à fait cela : elle a voulu dire que vous nous avez conté cette drôle d'histoire pour nous amuser.

— Mais, » fit remarquer Jacques, « nous avons bien vu un lapin parmi les petits de la chatte noire et blanche.

— C'est quelque mauvais plaisant qui aura fait le coup, » dit l'oncle David, « et je vous engage à n'y plus penser, car, si le fait se produit quelquefois, il est extrêmement rare. Entre nous, il y a des

personnes qui, par un amour exagéré des animaux, leur prêtent souvent des traits d'esprit auxquels personne ne se laisse prendre. »

Cependant, toute la ferme était en rumeur depuis huit jours, car on ne trouvait plus d'œufs dans

fig. 12. — Rat gris ou surmulot.

le poulailler, ce qu'on attribuait aux rats, dont les bâtiments de service étaient pleins.

C'était du moins ce que pensaient les enfants, qui se décidèrent à faire part de leurs conjectures à l'oncle David.

« Les rats, » dit-il, « ah! c'est bien possible, car ils pullulent ici. C'est au point que j'ai commandé

un certain nombre de pièges, où ils donneront en plein, malgré toute leur finesse. Quelques rats, passe encore, mais il en est comme des lapins; pas trop n'en faut.

« Du reste, » continua-t-il, en se laissant tomber sur un bon fauteuil, car il venait de faire une longue course au soleil, « les rats sont des animaux madrés, s'il en fut. Écoutez cette bonne farce que j'ai lue, donnée comme une histoire vraie, dans un journal d'outre-mer :

« Le beurre et les œufs disparaissant de la chambre aux provisions, on se mit aux aguets, et l'on vit comment les rats s'y prenaient pour emporter les œufs, sans les casser, jusque dans leur nid, où ils s'en régalaient à l'aise. Après en avoir tiré un de la paille où la poule avait pondu, en s'aidant mutuellement, il y en avait un qui prenait délicatement l'œuf entre ses pattes, puis il se mettait sur le dos, et alors ses compagnons le traînaient triomphalement par la queue hors du poulailler. » Le journal en question avait emprunté son histoire à notre bon La Fontaine, qui, dans une de ses fables, raconte un trait pareil. Je répéterai à ce sujet ce que j'ai dit pour la mère chatte : ce sont là des

exceptions qu'il faut bien se garder d'ériger en règle.

— Il me semble, » dit M. Godefroy, « que voici assez d'histoires merveilleuses comme cela. Il est temps que les enfants aillent prendre leur leçon de lecture, et nous-mêmes nous avons à travailler. Tiens, Angélique, voilà le chat qui joue avec la pelotte à épingles de la bonne maman; va la lui retirer. »

CHAPITRE VII.

LE VIEUX CHEVAL EN FOURRIÈRE ET LE VIEUX CHEVAL QUI SONNE LA CLOCHE DE JUSTICE.

La ferme du Manoir était située dans la paroisse de Saint-Michel, et le village de ce nom était à un quart de lieue de là. Saint-Michel avait une église, une école, et une fourrière pour les bestiaux en contravention. Cette fourrière était au bout du village, au coin d'un sentier qui menait à une autre ferme, nommée les Aulnaies, appartenant aussi à M. Godefroy, et où demeuraient bon nombre de ses ouvriers. La fourrière était bien connue des enfants qui allaient souvent aux Aulnaies, pour faire des commissions ou pour s'amuser.

Il n'y avait que de rares touffes d'herbe dans le sentier, et moins encore dans la fourrière; peut-être les autorités de la commune pensaient-elles qu'il était de leur devoir de ne laisser que de la poussière en un lieu destiné au châtiment des animaux pris en faute. Beaucoup de pauvres gens du voisinage avaient des chevaux, des ânes et des vaches maigres, qui se laissaient mourir de faim plutôt que de brouter dans les communs, où il n'y avait, à la vérité, rien à tondre; de sorte que ces bêtes affamées ne résistaient pas toujours au plaisir de donner un coup de dent, à travers la palissade, à l'herbe savoureuse des pâtures de Saint-Michel, les meilleures du pays. Voilà pourquoi il y avait toujours quelque bête en fourrière.

Ces pauvres prisonniers abandonnés, qui n'avaient rien à se mettre sous la dent, excitaient la pitié de nos braves enfants, qui souvent retournaient vers eux avec des brassées d'herbes, cueillies dans les environs, où il y en avait en abondance.

Un jour, comme ils allaient aux Aulnaies, ils virent dans la fourrière quelque chose d'attristant. C'était un vieux cheval, à l'air mélancolique, dont

les os perçaient la peau ; il avait les jambes enflées, un des sabots était enveloppé dans un linge tout déchiré, les genoux étaient écorchés à vif. Il baissait la tête, en proie, semblait-il, au plus profond découragement.

« Il n'attend plus que le coup de la mort, » dit Jacques, se rappelant avoir vu dans le livre de son grand-père une gravure qui représentait un cheval dans le même état.

Angélique et Guillaume coururent chercher de l'herbe, tandis que Jacques et Georges restaient à regarder le cheval, d'un œil où l'indignation se mêlait à la pitié.

Cependant, la pauvre bête leva la tête à la vue de l'herbe, et fit quelques pas en trébuchant, mais elle n'essaya même pas de manger.

« Il a soif, » dit Georges, et aussitôt Jacques courut à la maison voisine demander un seau d'eau.

Mais, quand le seau arriva, il se trouva naturellement trop gros pour passer à travers les barreaux de la palissade, et le cheval se mit à le regarder d'un air d'envie, et sans même essayer de passer le nez par les fentes, pour étancher sa soif.

Ce fut justement alors qu'arriva le gardien de la fourrière.

« Je pense, » dit-il, « que ce cheval fait partie de ces troupeaux de chevaux que vous voyez errer là-bas; il se sera égaré par ici, mais, comme il n'est plus bon à rien, personne ne le réclame; c'est du gibier d'équarrisseur.

— Ne pouvons-nous lui donner quelque petite chose? demandèrent ensemble Guillaume et Angélique.

— Il n'en vaut pas la peine, » répondit le gardien; « il sera mort avant ce soir. »

C'en était plus qu'ils n'en pouvaient supporter, et ils adressèrent à cet homme les plus vifs reproches sur sa dureté; Angélique avait les yeux pleins de larmes.

Tout surpris de ces marques de compassion envers un animal comme celui-là, le gardien tira la clef de sa poche d'un air bourru et ouvrit la porte. Alors ils introduisirent le seau d'eau dans la fourrière, mais ce fut à peine si le vieux cheval en but quelques gorgées.

« Je vous disais bien, » s'écria le gardien d'un ton plus doux, « que cela ne servirait à rien; il

en est à son dernier soupir, c'est fini. Pauvre bête, va ! M'est avis qu'elle a dû faire un fier cheval dans son temps. »

Puis il engagea les enfants à sortir de la fourrière, car il voulait s'en aller. Mais ils lui deman-

Fig. 13. — Le village de Saint-Michel.

dèrent de leur laisser la clef, en lui promettant de la remettre avec le seau dans la maison voisine. Sachant qu'il avait affaire aux enfants de la ferme du Manoir, il y consentit.

Jacques approcha de nouveau le seau d'eau du cheval, et ses compagnons apportèrent de l'herbe

fraîche; cette fois, le cheval but d'abord à petites gorgées, puis à longs traits; l'eau lui faisait du bien. Puis il regarda Jacques d'un air mélancolique, comme pour lui dire merci. Quand il eut assez bu, les enfants mirent l'herbe tout près de lui, sortirent de la fourrière, fermèrent la porte et déposèrent la clef dans la maison voisine avec le seau. Puis ils continuèrent leur route, heureux de ce qu'ils avaient fait.

La ferme des Aulnaies était une sorte d'annexe de la ferme du Manoir; elle était dirigée par une femme de confiance et son mari; c'était là qu'on mettait veaux et canards, oies et dindons à la fleur de l'âge. Les enfants avaient apporté de quoi goûter dans un panier, mais la bonne femme voulut absolument leur faire une omelette au lard, ce qui retarda leur départ.

Quand ils repassèrent devant la fourrière, ils trouvèrent le vieux cheval mort; on était même en train de le traîner dehors. Ils en furent tout surpris, s'étant imaginés que désormais le pauvre animal était sauvé.

« Je vous l'avais bien dit, » s'écria le gardien, « qu'il ne passerait pas la journée. »

Arrivés à la maison, ils contèrent l'aventure et se mirent à en parler entre eux.

« Et maintenant, » dit le grand-père, « voulez-

Fig. 14. — A la ferme des Aulnaies.

vous entendre l'histoire du vieux cheval qui sonna la cloche de justice? »

Personne ne la connaissait, pas même l'oncle David.

« Je vais donc vous la conter, » reprit M. Gode-

froy. » Il y avait une fois un roi, qui voulait que justice fût faite à tout le monde dans ses États, et qui, à cet effet, avait fait mettre une cloche à la porte de son palais, en ordonnant que quiconque se croirait lésé dans ses intérêts vînt tirer la corde; il promettait de réunir aussitôt les plus sages de ses conseillers, pour que justice fût faite au requérant. Il arriva, par la suite des temps, que la corde se cassa par en bas. Lorsqu'on s'en aperçut, on décida d'en mettre une autre au plus vite; mais comme on n'en avait pas sous la main, on se contenta d'y suppléer provisoirement en attachant une branche de vigne sauvage à ce qui restait de la corde pour la rallonger.

« Le même jour, un chevalier, qui avait un cheval hors de service, fut assez cruel pour le mettre dehors, en l'engageant à prendre soin de lui-même. Poussé par la faim, l'animal donna un coup de dent à la vigne, et la cloche se mit à sonner haut et clair. Aussitôt le conseil des sages s'assembla, et, voyant que c'était un pauvre cheval à moitié mort qui faisait appel à leur équité et qui leur demandait justice sans le savoir, ils instruisirent aussitôt l'affaire et décrétèrent que le cheva-

lier serait tenu de nourrir le vieux coursier qui l'avait porté jadis.

« Le roi confirma ce décret et décida, en outre, que le chevalier serait condamné à une forte amende pour avoir oublié les devoirs de l'humanité envers cet animal fidèle. »

CHAPITRE VIII.

LE TAUREAU DOMPTÉ PAR L'ORAGE.

La prairie était une grande ressource pour les enfants. Ils y travaillaient avec leurs légers outils, tant qu'ils n'étaient pas fatigués; alors, ils s'asseyaient sous un grand arbre, lisaient un livre amusant, et, quelquefois, l'un ou l'autre se laissait aller au sommeil.

Quelle délicieuse surprise de voir, en se réveillant, le soleil briller entre les feuilles, et d'entendre les oiseaux chanter gaiement de tous côtés! La petite rivière courait dans l'herbe, çà et là cachée par les aulnes et par la vigoureuse végétation de l'été, églantiers, ronces, roseaux de toutes espèces. Ailleurs, elle se montrait dans toute sa lim-

pidité; la rive s'abaissait pour former des abreuvoirs, où se désaltéraient les troupeaux qu'on met dans les prés, une fois que les foins sont faits. Quelquefois, ils pêchaient un peu, mais ils ne prenaient pas grand'chose quand ils étaient seuls, et l'oncle David, qui était fin pêcheur, avait trop à faire en cette saison pour passer le temps une ligne à la main.

Le plus grand plaisir d'Angélique, c'était de s'asseoir au bord de l'eau, immobile et silencieuse, changée en une grosse pierre, comme elle disait, et de regarder la vie qui se manifestait sous mille formes autour d'elle, absolument comme si elle n'eût pas été là. Les oiseaux, soit isolément, soit en troupes, venaient se poser sur une pierre à demi recouverte par l'eau ou sur le gravier sonore qui miroitait au soleil couchant : là, ils plongeaient le bec dans l'eau, l'éparpillaient autour d'eux à coups d'aile, et elle retombait en gouttelettes diaprées. Dieu ! que c'était joli !

Parfois, sortant des roseaux, une jolie poule d'eau et sa jeune famille se hasardaient à prendre les plaisirs du bain. Personne ne savait qu'ils étaient là, ils n'étaient connus que d'Angélique. Il

fallait voir avec quelle anxiété la mère assistait aux premiers efforts de ses petits pour remonter le courant, il fallait voir les petits se presser autour de leur mère au moindre bruit.

Un jour qu'Angélique était là à regarder, écouter, attendant qu'il y eût du nouveau sur le bord de l'eau, voici que tout à coup elle aperçut, de l'autre côté du courant, un animal d'un aspect terrible, à ce qu'il lui sembla, et qu'elle prit pour un taureau, la regardant à travers les branches. C'est qu'il y avait, de l'autre côté de l'eau, une des pâtures où l'on met les vaches laitières, pour qu'elles se régalent d'herbe à pleine bouche. Pour Angélique, comme pour tous les enfants élevés à la ville, un taureau n'était pas moins redoutable qu'un lion, et toute bête à cornes était pour elle un taureau.

Juste au moment où elle se levait en poussant un grand cri, l'oncle David, qui revenait à la maison, une grande fourche de bois à la main, prit la fillette dans ses bras. Angélique, toute tremblante et tout près de crier encore, lui dit ce qui lui faisait peur. Alors l'oncle David s'écria en riant :

« Comment, petite folle, c'est une vache inoffensive qui te fait cette peur-là ?

— Non, mon oncle, je croyais que c'était un taureau, le plus méchant des animaux. »

L'oncle David se mit à rire.

« Tous les taureaux, » continua-t-elle avec insistance, « sont des bêtes sauvages ; rien ne peut les apprivoiser. »

L'oncle David s'assit sur la rive, mais pas un oiseau ne vint se baigner, pas un rat d'eau ne fit ses gambades sur le bord. Angélique était assez troublée de la pensée que son oncle la croyait assez niaise pour avoir peur sans raison. Et, pour s'excuser :

« N'est-ce pas, mon oncle, » dit-elle, « que tous les taureaux sont sauvages, et que vous n'avez jamais entendu parler d'un taureau apprivoisé?

— Écoute cette histoire d'un taureau qui s'apprivoisa, comme tu dis, d'une manière bien singulière.

« Un fermier des environs avait un taureau si méchant, qu'il devait être continuellement enfermé. On ne le sortait que pour le mener boire, et encore le tenait-on par une chaîne, rattachée à un anneau qu'on lui avait passé dans le nez. Cet animal féroce semblait avoir pris en aversion particulière le frère

du fermier, qui était chargé de surveiller les trou-

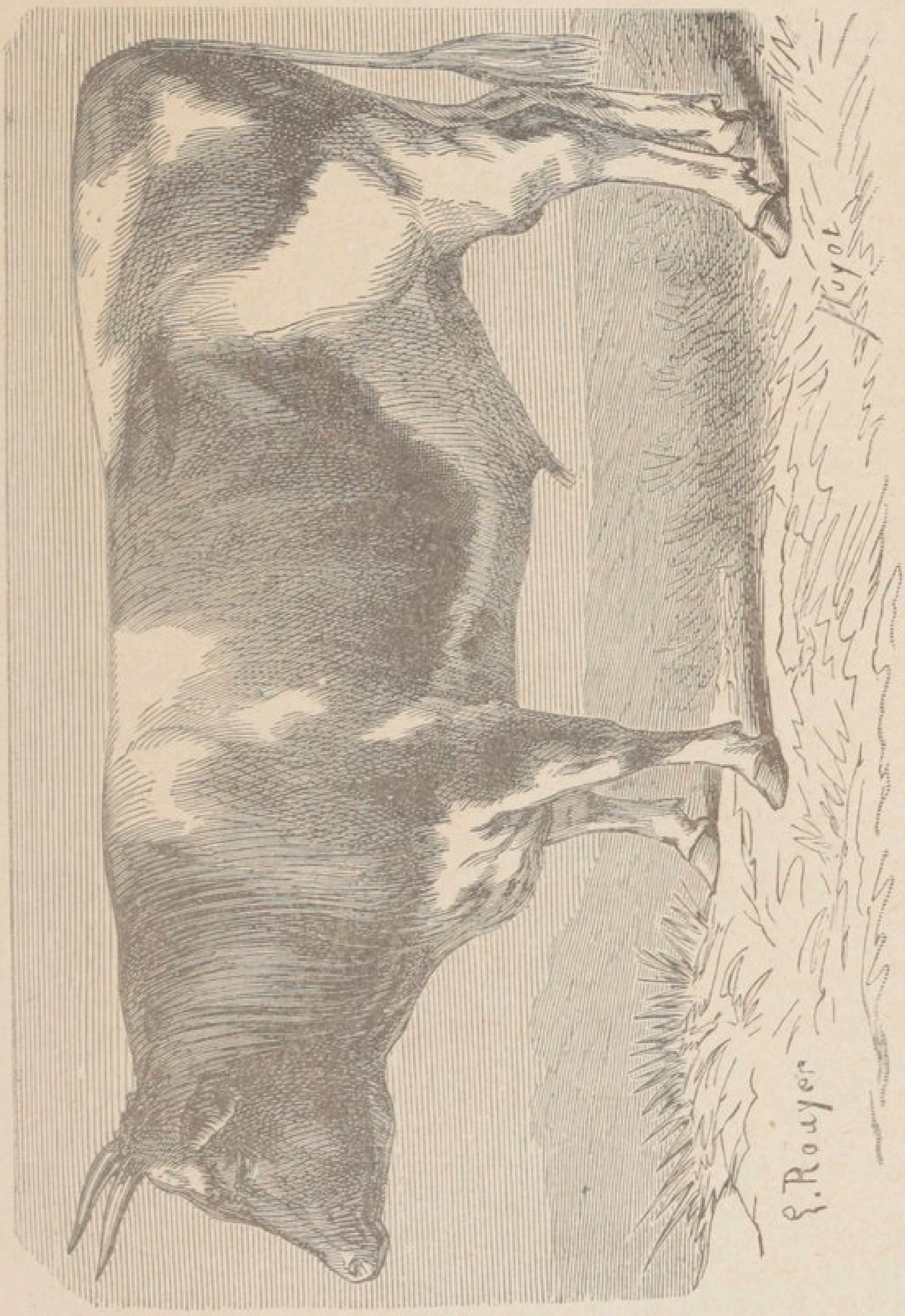


Fig. 16. — Taureau.

peaux. C'était un excellent garçon, qui n'avait fait de sa vie la moindre offense au taureau ; cependant,

dès que celui-ci le voyait à travers les palissades où on le tenait enfermé, il commençait à pousser des mugissements terribles, qui continuaient tant qu'il voyait le jeune homme, en même temps qu'il frappait la terre à coups de corne et donnait tous les signes d'une véritable fureur.

— « Oh! que c'est effrayant! » s'écria Angélique. « Et n'essaya-t-il jamais de se jeter sur lui?

— Si, deux fois. En allant à l'abreuvoir, il crut avoir bien choisi son moment pour échapper aux mains de son guide et s'élancer sur celui qu'il considérait comme son ennemi.

— Et n'auriez-vous pas eu peur de ce taureau, oncle David?

— Je confesse, du moins, que je ne lui aurais pas su bon gré du procédé.

— Et réellement on parvint à l'apprivoiser?

— Oui, écoute encore. Un jour, le plus terrible orage qu'on eût vu depuis longtemps se déchaîna sur le pays. Les éclairs sortaient des nuages comme des traits de feu, c'étaient des roulements de tonnerre pareils aux détonations d'une formidable artillerie; la terre en tremblait.

« Beaucoup d'animaux ont peur du tonnerre, et

les gémissements plaintifs du taureau, qui était exposé à toute la violence de l'orage dans sa loge ouverte à tous les vents, devinrent peu à peu de véritables beuglements de terreur.

« Supposant que c'étaient les éclairs qui l'effrayaient le plus, le fermier engagea quelques-uns de ses hommes à le faire rentrer dans la grange, où il serait dans l'obscurité, mais personne n'osa risquer l'aventure.

« Alors, le frère du fermier, qui était un homme de courage, se chargea de cette besogne doublement dangereuse, puisqu'il y avait à redouter et la foudre et la fureur de l'animal. Mais, chose étrange à dire, il n'eut pas plus tôt marché vers le taureau, qui, dans ses efforts désespérés, s'était débarrassé de sa chaîne, que l'animal donna des signes manifestes de joie à la vue de l'homme dont il semblait avoir juré la perte. La terreur l'avait transformé; il se laissa enchaîner avec la douceur d'un agneau, et conduire dans la grange par celui-là même qu'il aurait mis en pièces quelques heures auparavant.

— Mais le lendemain, mon oncle?

— Le lendemain, quand le frère du fermier tra-

versa la cour, le taureau, qu'on avait remis dans sa loge, ne fit aucune démonstration hostile. Le jeune homme, pour voir jusqu'à quel point la bête s'était adoucie, s'approcha avec précaution, et fut non moins charmé que surpris de voir qu'au lieu de mugir et de baisser la tête d'un air menaçant, le taureau prenait plaisir à être caressé par son bienfaiteur de la nuit dernière. Depuis lors, il se montra des plus doux, et reconnaissait le jeune homme comme un chien reconnaît son maître. »

CHAPITRE IX.

LES CRIMINELS A QUATRE PIEDS.

Il y avait à la ferme un petit cheval, qui faisait l'estropié quand on prenait un chemin que, pour une raison quelconque, il n'aimait pas. C'était un animal d'un bon caractère, très joli, et qui aurait été le favori sans cette mauvaise habitude. Sa fausse boiterie avait l'air d'être si réelle, elle était si pénible à voir, que personne ne voulait le contraindre à marcher; on s'imaginait qu'un clou l'avait piqué ou qu'il s'était foulé le pied. Mais, aussitôt qu'on le ramenait, il se remettait à marcher droit, et faisait même quelques farces, comme s'il eût été enchanté du succès de sa ruse.

Il y avait deux routes qu'il n'aimait pas, celle du

moulin et une autre qui menait à un village situé à l'opposite de Saint-Michel. Comme on avait à la ferme un autre cheval destiné au même service, on dispensait généralement le fantasque animal de marcher sur ces deux routes. Si, au bout de six ou huit mois, on essayait de l'y conduire, il se remettait à traîner la jambe, et feignait si bien la souffrance qu'on n'avait plus qu'à le ramener. On le fouettait d'importance pour cette mauvaise habitude, mais il ne s'en corrigeait pas, et l'on supposait qu'avant d'appartenir à la ferme du Manoir, il lui était arrivé sur ces deux routes quelque mésaventure, qu'il lui était impossible d'oublier et qu'il ne voulait pas encourir de nouveau. On disait aussi que ce tic lui avait peut-être été donné à dessein par son premier maître ou par un cocher, car il est prouvé que les chevaux et les chiens peuvent s'associer activement à la mauvaise conduite de ceux auxquels ils appartiennent.

A l'appui de cette opinion, voici l'histoire du cheval d'un voleur de grand chemin. Comme, à cette époque, on voyagait soit à cheval, soit en chaise de poste, on était forcé d'avoir sur soi des sommes assez fortes pour payer les chevaux de

relai, et la profession de voleur de grand chemin était à la fois assez facile et très lucrative.

Fig. 16. — Le cheval du voleur.

Entre 1750 et 1760, un avocat de Bourges fut forcé de venir à Paris, et il fit ce qu'on faisait quand on voulait réaliser une notable économie,

c'est-à-dire qu'il acheta un cheval dans la ville avec l'intention de le vendre à son arrivée.

Lorsque le moment du retour fut arrivé, notre avocat alla au marché aux chevaux pour en acheter un, sur lequel il regagnerait son pays et qu'il vendrait comme le premier ; ne trouvant point de monture à son gré, il resta sur la place du marché jusqu'à la nuit tombante, lorsque tout à coup on vint lui offrir un excellent cheval, mais à si bas prix que l'avocat craignit qu'il n'eût quelque tare secrète ou un vice rédhibitoire. Toutefois, après l'avoir examiné en connaisseur, il ne vit rien qui justifiât ses craintes, et le marché fut conclu.

Le lendemain matin, l'avocat se mit en route, enchanté de la bonne apparence de son cheval, qui avait d'excellentes actions, et le cavalier, s'apercevant que sa monture excitait l'admiration de tout le monde, se félicitait de plus en plus du marché. Il arriva ainsi à un endroit où l'on arrêtait souvent les voyageurs ; c'était un étroit passage entre deux collines, la route montait un peu.

Là, l'avocat vit venir à lui un jeune abbé, fils d'un seigneur des environs, qui conduisait lui-même un cabriolet de campagne. La route était

déserte, âme qui vive n'était là, quand tout à coup le cheval de l'avocat étonna son maître par une soudaine manœuvre : il fit une demi-volte de gauche à droite, puis un pas de côté, mit la croupe contre l'épaule du cheval attelé et l'empêcha d'avancer. C'est de cette manière que les voleurs s'y prenaient pour arrêter les voitures, et c'était au plus célèbre d'entre eux que le cheval avait appartenu en dernier lieu, ils savaient leur métier aussi bien l'un que l'autre.

Le jeune abbé, ne doutant pas qu'il n'eût affaire à un voleur de grande route, prit la chose pacifiquement, car il n'avait pas de pistolets, et, en eût-il eu, il ne s'en serait servi qu'à la dernière extrémité. Tirant tranquillement sa bourse de la poche de sa veste, il assura l'avocat que toute violence était inutile et qu'il était tout disposé à faire ce qu'il faudrait pour qu'on le laissât passer.

L'avocat s'excusa le mieux qu'il put, piqua des deux et continua son voyage. Un peu plus loin, dans un endroit non moins solitaire que l'autre, on rencontra une chaise de poste et le cheval commença la même manœuvre, cette fois en s'approchant de la portière. Mais l'accueil fut tout diffé-

rent : une espingole sortit, montra son nez, et une voix résolue déclara que, si le cheval ne se retirait pas immédiatement, on allait tirer et qu'il ne resterait pas une miette du cavalier ni du cheval. Alors ce fut au tour de l'avocat d'avoir peur, et certes il fut plus effrayé que l'abbé ne l'avait été.

Il en fut de même toute la journée. Aussitôt qu'il se présentait une bonne occasion de voler, le cheval en profitait de lui-même, se conduisant de manière à ce que l'attaque fût le plus facile qu'il était possible à son maître, dont il mit la vie en danger plusieurs fois.

En même temps, les gens de la justice, que de récentes attaques avaient mis en éveil, étaient naturellement tout disposés à croire que l'homme monté sur un cheval, qui avait toutes les allures d'un cheval de voleur, était un voleur, et ils voulurent mettre l'avocat en prison. Heureusement, celui-ci avait un passeport bien en règle, et, pour prouver la sincérité du récit qu'il faisait relativement à l'achat de son cheval, il ajouta qu'il ne désirait plus qu'une chose : s'en défaire à tout prix. Il en acheta ensuite un autre qui ne valait pas le

premier, mais qui n'en avait pas non plus les criminelles habitudes.

La seconde anecdote est tirée de Walter Scott, et c'est celle d'un chien de berger qui avait été dressé par ses maîtres à voler les moutons. Le procès fut jugé en 1673.

« Murdison et Millar, l'un fermier, l'autre berger, s'étant établis sur les bords de la Tweed, portèrent la désolation parmi les fermiers du pays par leur habileté à voler les moutons. Un chien appartenant à Millar avait été si bien dressé qu'il suffisait de lui montrer, dans le jour, les moutons qu'on voulait voler pour qu'il les fît tomber entre les mains de ses maîtres. Il portait le nom bizarre de *Yarrow,* qui répond au nom français de *mille-feuilles*, celui d'une plante bien connue. Pendant la nuit, Yarrow se rendait à l'endroit indiqué, forçait adroitement un certain nombre de bêtes à se séparer des autres, les rassemblait et les conduisait, par des routes connues de lui seul, à la ferme de Murdison et Millar, qui se tenaient aux aguets pour recevoir le butin.

« Il y eut deux choses remarquables entre autres dans cette étrange affaire : la première, c'est que

le chien, mis en présence de son maître pendant le procès, affecta de le reconnaître à peine, comme s'il eût craint de le compromettre, la seconde, c'est que, si les moutons volés manifestaient de la résistance à s'éloigner de leurs pâtures, refusaient de passer un ruisseau, ou quelque chose de semblable, Yarrow faisait tout son possible pour les contraindre à avancer, mais seulement jusqu'au point du jour. Le premier trait de lumière qui venait blanchir l'orient était pour lui le signal de la retraite. Abandonnant les moutons volés, il les laissait s'en tirer comme ils pourraient et revenait à la maison en décrivant un long circuit, pour n'être vu de personne.

« L'opinion générale est que le chien fut pendu avec le berger; mais il est prouvé qu'il vécut longtemps en ne manifestant plus rien, chez son second maître, de la coupable sagacité dont il avait fait preuve chez le premier. »

« Voici, » continue sir Walter Scott, « un exemple analogue au précédent : un de mes amis avait découvert, chez un marchand de chiens, un très bel épagneul, et l'avait acheté. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que, lorsqu'il entrait dans une

boutique, son compagnon à quatre pattes se faisait une règle de s'éloigner et de se tenir à distance, comme pour bien établir qu'il n'y avait rien de commun entre eux. Lorsqu'il sortait, le chien avait l'habitude de se tenir derrière lui, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moment de voler une paire de gants ou de bas de soie, qu'il s'empressait de rapporter à son maître. Il est inutile d'ajouter que celui-ci se hâtait de rechercher le propriétaire de ces objets et de les lui rendre. Il parvint à corriger l'épagneul d'un défaut qui lui aurait coûté la vie, s'il ne fût pas tombé entre les mains d'un honnête homme. »

CHAPITRE X.

VISITE DE M. DE SAINT-AIGNAN. — LES CHEVAUX DE PARIS.

Un jour, au moment où l'on allait se mettre à table, une petite voiture entra dans la cour, et l'on fut agréablement supris de voir qu'elle amenait M. de Saint-Aignan. Ayant pu quitter Paris pour quelque temps, il en avait profité pour venir donner un coup d'œil aux réparations qu'il faisait exécuter au château, et il venait passer une heure ou deux avec ses amis.

C'était la première fois qu'Angélique le voyait, mais elle avait souvent entendu parler de lui par les autres, de sorte qu'elle partagea la joie générale. M. de Saint-Aignan lui dit, entre autres

choses, qu'il avait envoyé, la semaine précédente, au château, une paire de chevaux de voiture, dont l'un était malade. C'étaient des chevaux de prix et particulièrement propres au service de Paris. M. de Saint-Aignan les avait depuis trois ans, et ils étaient tellement attachés l'un à l'autre qu'au lieu de les séparer, il les avait envoyés ensemble à la campagne.

Georges, qui connaissait bien ces chevaux, pria son père de lui donner quelques détails sur ce qui s'était passé. Alors M. de Saint-Aignan lui dit que le cocher, ayant remarqué que le cheval bai faisait tout le travail du gris pommelé, pensa que ce dernier devenait paresseux et le poussa vigoureusement; puis, observant que, plus il attaquait le gris, plus le bai travaillait, il soupçonna qu'il y avait quelque chose là-dessous, et découvrit que le gris ne se nourrissait plus bien, signe qu'il était malade; voilà pourquoi le bai peinait de si grand cœur. C'est alors que M. de Saint-Aignan s'était décidé à les envoyer tous les deux se refaire au Vieux-Château, dont l'intendant était passé maître dans l'art du vétérinaire. Il ajouta que l'air de la campagne avait déjà favorablement opéré sur le

malade, auquel son compagnon continuait de témoigner les attentions qu'un ami aurait eues pour son ami.

On les avait mis dans une pâture attenant aux écuries, et leur maître avait eu le plaisir de les voir, le matin même, se faire réciproquement le poil au soleil, ce qui était d'un bon augure; en effet, on avait remarqué que, depuis sa maladie, le gris ne rendait pas à l'autre le service qu'il en recevait. Les chevaux éprouvent à se nettoyer mutuellement le même plaisir que certaines personnes à se faire accommoder les cheveux par un bon coiffeur.

Ces animaux n'avaient jamais quitté Paris, où on les avait dressés, et, comme tous les chevaux accoutumés à la foule et au brouhaha des grandes villes, ils s'y plaisaient singulièrement.

On est, en général, porté à croire qu'avec leur organisation irritable et nerveuse, les chevaux sont disposés à s'offusquer du va-et-vient perpétuel des voitures de toute sorte, des charrettes et des omnibus. Mais il n'en est rien on a remarqué, au contraire, que les chevaux, accoutumés au mouvement des grandes villes, y sont à leur aise, qu'ils

aiment à se trouver entourés de tous les côtés par d'autres voitures et d'autres chevaux, puis à suivre la direction que leur imprime une main habile, à se tirer vivement d'affaire et à filer ensuite sur le côté libre de la chaussée. Bien plus, il y a des

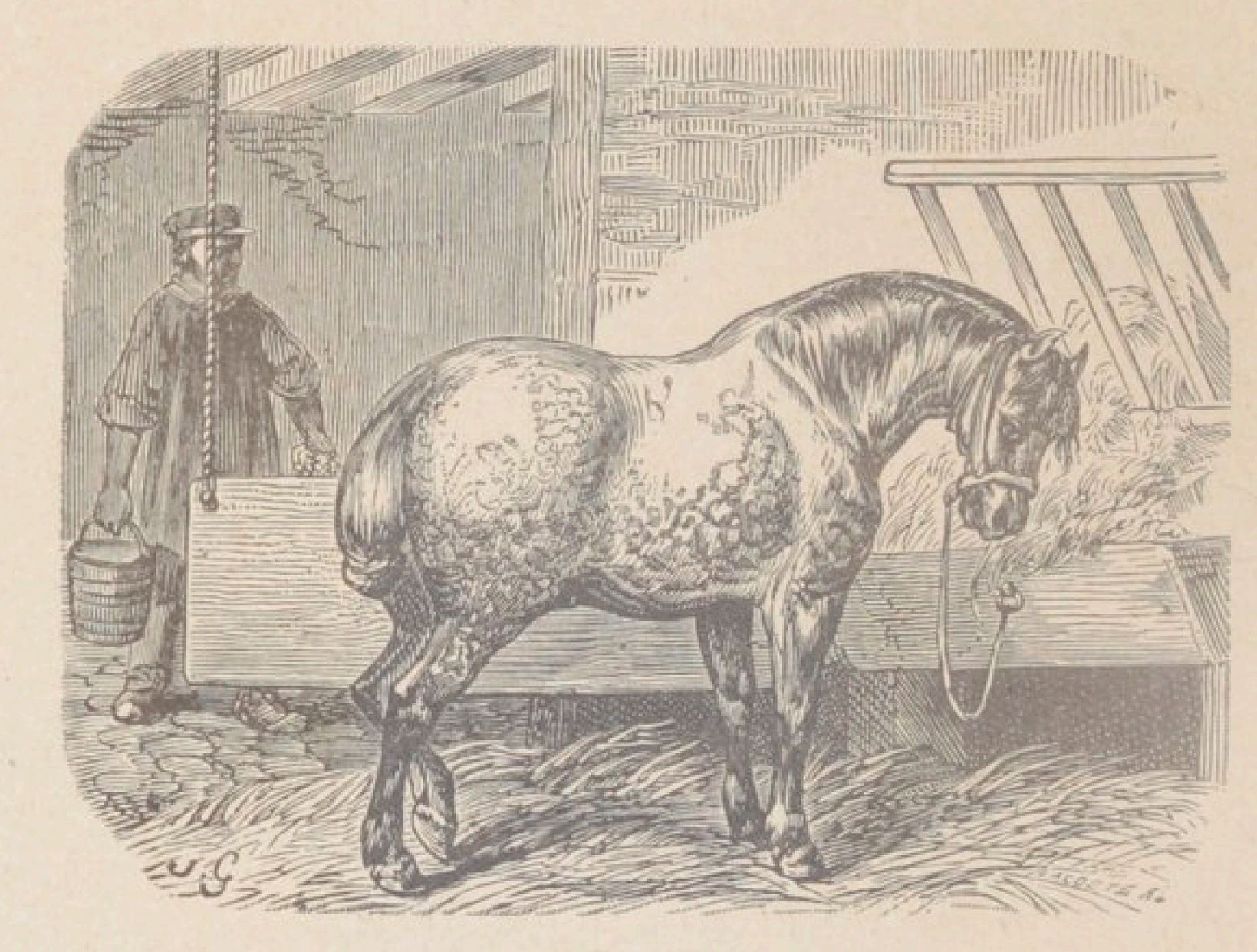


Fig. 17. — Cheval à l'écurie.

chevaux qui, transportés de la ville à la campagne, s'ennuient et tombent malades ; le bruit, la foule, la vue des objets brillants, tout cela leur manque. Ils sont, en quelque sorte, comme ces citadins qui trouvent la campagne horriblement triste, et qui se relèvent souvent la nuit, prétendant qu'il leur est impossible de dormir au milieu du silence des

champs; de même, l'homme des champs ne peut dormir à Paris dans les quartiers où les voitures roulent la nuit.

A propos des chevaux de Paris, M. de Saint-Aignan dit qu'il ne connaissait rien de plus amusant

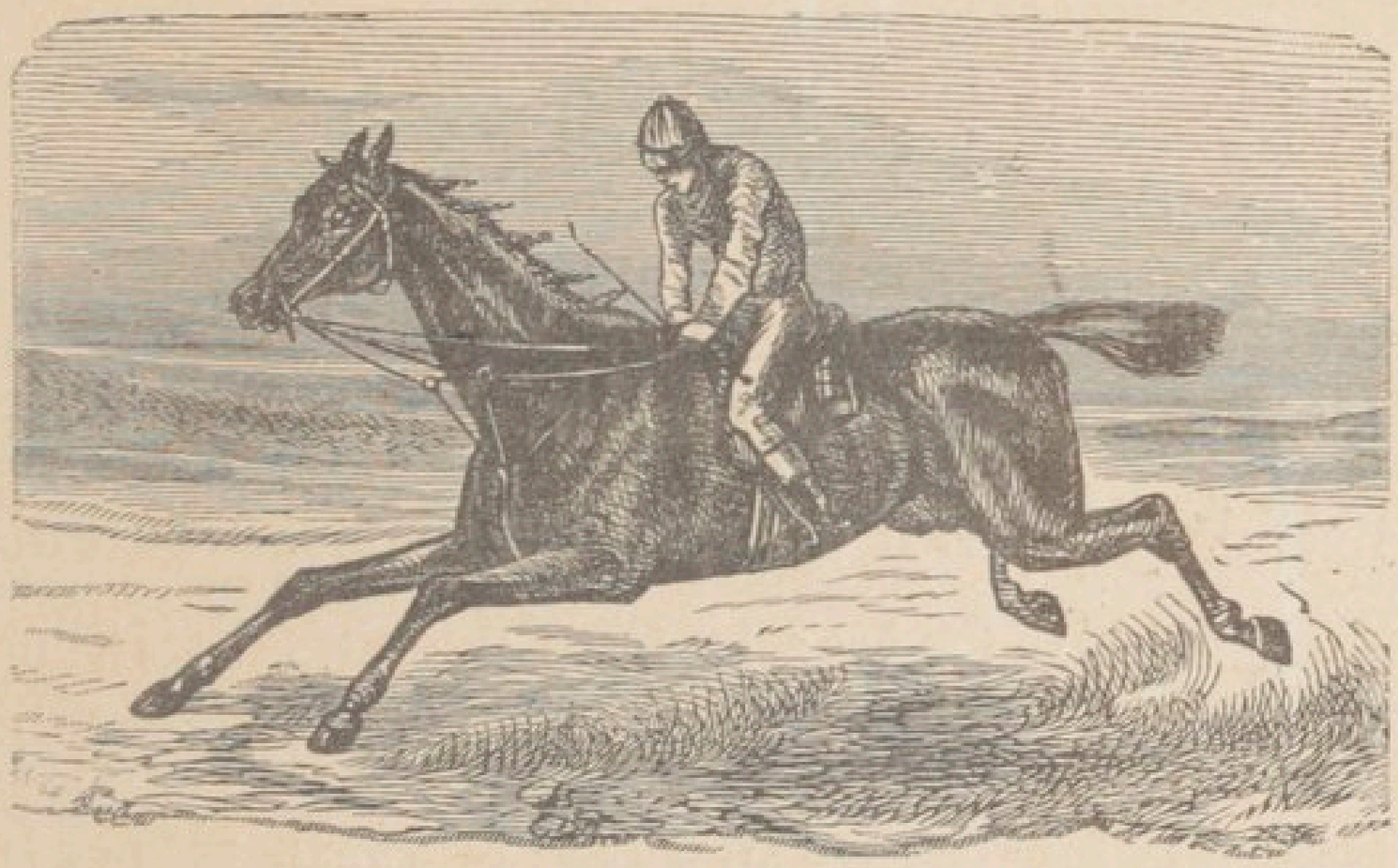


Fig. 18. — Cheval de course.

que la manière dont se conduisaient les chevaux des gardes municipaux, les jours de fêtes publiques, quand les rues regorgent de monde. Lorsqu'il est ordonné aux gardes municipaux de déblayer une rue ou de tenir un espace libre, au milieu de milliers d'hommes qui ne demandent qu'à l'envahir, sans penser à mal, leurs chevaux aussi bien qu'eux-mêmes semblent sentir la nécessité de faire leur devoir avec un juste mélange de décision

et de bonne humeur. Les chevaux se meuvent donc, soit en tournant la croupe au public, soit en faisant des pas de côté de manière à lui montrer le flanc, tout cela sans rien brusquer, petit à petit, n'avançant pas de plus d'un ongle à la fois, mais ne cessant pas non plus de repousser cette muraille humaine jusqu'à ce qu'ils soient venus à bout de leur dessein.

Ces plaisantes histoires de chevaux firent passer l'après-midi comme un éclair. En prenant congé, M. de Saint-Aignan dit que les choses allaient bon train au Vieux-Château et qu'il espérait bien que tout serait fini pour l'hiver. Toutefois, il laissa Georges à la ferme du Manoir, et remit à Mme Godefroy une lettre d'invitation de la femme de l'intendant, qui « espérait bien, disait-elle, que les habitants de la ferme du Manoir viendraient passer une longue journée avec elle et son mari ».

Une visite au Vieux-Château était un plaisir pour tout le monde, mais c'était le temps de la moisson, et M. Godefroy ne pouvait s'absenter ; il fut donc décidé que Mme Godefroy irait seule avec les enfants, le plus tôt possible.

CHAPITRE XI.

M. RIMBAUT. — LE GROOM A QUATRE PATTES.

On parlait souvent du voyage à Saint-Aignan, mais le jour n'en était pas fixé. J'en profiterai pour vous dire quelques mots de l'intendant et de sa femme, aussi bien que du château.

Le château était une belle résidence, habilement restaurée, située au milieu de parterres pleins de fleurs et d'arbustes, avec un beau parc derrière.

L'intendant s'appelait Rimbaut ; agriculteur expérimenté, il faisait autorité dans le pays et dans les journaux d'agriculture. Il connaissait M. de Saint-Aignan depuis l'enfance, puisqu'ils avaient été camarades de collège, et ils étaient restés si bons amis qu'en devenant maître de cette pro-

priété, le père de Georges avait invité M. Rimbaut à venir en diriger l'exploitation. Celui-ci avait accepté, et, en vingt-cinq ans, il avait doublé le revenu, et, par conséquent, la valeur de la terre, en même temps que le bétail passait pour le plus beau du pays. M. Rimbaut occupait dans le parc un pavillon, connu sous le nom de *Vieux-Château*, où il demeurait avec sa femme, sa fille Marguerite, et un parent éloigné qu'on appelait le cousin Thomas.

La famille de M. Rimbaut s'était liée avec celle de la ferme du Manoir. Bien que la distance fût de près de deux lieues, et qu'on ne manquât pas de besogne de part et d'autre, les deux familles trouvaient encore le temps de se faire des visites, également agréables pour tout le monde. Quant aux enfants, ils se faisaient une fête de cette partie au Vieux-Château.

Un soir, comme on était à causer sur la terrasse, tandis que la brise apportait jusque-là le parfum des foins, Mme Godefroy, mue sans doute par une inspiration soudaine, dit qu'elle voulait aller voir les Rimbaut un de ces jours — et pourquoi pas après-demain ?

Chacun fut ravi de cette parole, et l'oncle David, qui tenait beaucoup à ce qu'on fît la visite au Vieux-Château, s'écria :

« Oui, pourquoi pas ? »

Après-demain tombait un jeudi, et, en allant au marché, il préviendrait M. Rimbaut qu'il allait lui

Fig. 19. — Bœufs et vaches au paturage.

pleuvoir des visites et qu'il n'avait qu'à se mettre en garde. Personne ne savait que l'oncle David dût aller au marché le lendemain. Son père fut d'autant plus surpris qu'en passant par Saint-Aignan, David allongeait son chemin d'une bonne lieue. Mais David répondit qu'il n'était pas homme à reculer devant vingt minutes de cheval, quand il avait une idée en tête. Les parents se mirent à sourire sans en demander davantage, et les enfants

ne virent qu'une chose, c'est que la partie était pour le surlendemain; Angélique était ravie, car jamais elle n'avait été jusque-là.

Perspective délicieuse! Aussi ce ne fut pas sans quelque impatience qu'on attendit le moment où se lèverait enfin l'aurore du jour béni.

Le soir vint, la nuit vint, et il vint aussi ce jour tant désiré. Il faisait un temps à souhait, cela réjouissait le cœur. Aussitôt après le déjeuner, le char-à-bancs fut à la porte, et l'oncle David, qui semblait attacher une importance toute particulière à cette visite, les conduisit à la prochaine station, où ils arrivèrent en même temps que le train, dont la machine se mit à siffler dès que les voyageurs eurent pris place. Ils traversèrent ainsi de belles prairies, où paissaient des vaches qui faisaient plaisir à voir.

En arrivant à une station, les enfants virent, par la portière, un spectacle singulier de l'autre côté de la route. C'était un cheval bridé, conduit par un chien, à travers une prairie coupée de fossés, qu'ils enjambaient fort lestement l'un et l'autre, en suivant un sentier qui s'écartait du village où le train s'était arrêté. Comme il n'y avait per-

sonne à courir après eux et que chien et cheval faisaient des bonds énormes, les enfants ne savaient ce que cela voulait dire, à moins, comme le fit remarquer Guillaume, que le cavalier n'eût été soudain changé en chien, comme la chose arrive à chaque instant... dans les contes de fées.

Au même moment, la porte du wagon s'ouvrit, un monsieur entra et le train repartit aussitôt. Les enfants n'en continuèrent pas moins à exprimer leurs conjectures sur ce qu'ils venaient de voir, et, plus ils y pensaient, moins ils savaient à quoi s'en tenir.

« Vous voici bien intrigués, jeune troupe, » dit leur nouveau compagnon de route, en ôtant son chapeau pour s'essuyer le front; « ah! c'est mon groom à quatre pattes!

— Comment, Monsieur, » dit Jacques, « ce cheval était à vous? »

Et, tous les quatre, ils attachèrent sur leur voisin des yeux agrandis par l'étonnement.

« Oui, oui; je vous dis, c'est mon groom à quatre pattes! Vous ne l'aviez donc jamais vu? Il est bien connu pourtant sur la ligne, je n'en amène pas d'autre à la station, et il reconduit toujours

mon cheval, sain et sauf, à l'écurie. Ils ont une lieue à faire, les gaillards, et je ne me fierais pas au cheval ; mais je me fie au chien, qui en est complètement maître. »

Les enfants exprimèrent leur surprise, et le monsieur continua :

« J'ai toujours eu la plus haute opinion des chiens et je l'ai encore. Selon moi, il n'est rien à quoi l'on ne puisse les dresser, en s'y prenant bien. Ayant donc entendu dire qu'un médecin, nommé le docteur Simon, avait dressé son chien à lui servir de groom, je voulus en faire l'expérience, d'autant plus qu'un groom pour tout de bon venait de me gâter un cheval par sa maladresse. »

A la station suivante, l'homme au groom à quatre pattes descendit.

« Voilà un singulier homme, » dit alors Mme Godefroy ; « quel original ! Entre nous, je crois qu'il nous en contait de belles. Moi qui suis depuis tant d'années dans le pays, je n'ai jamais entendu parler de ce docteur Simon. Puisque vous vous êtes divertis à voir le groom à quatre pattes, c'est fort bien ; mais un homme de bon sens n'aurait jamais eu une pareille idée. Qu'il risque la vie de son che-

val et de son chien, c'est son affaire; mais il devrait songer qu'il arrivera un jour ou l'autre que le cheval échappera au chien, et qu'il en résultera probablement des accidents divers. »

CHAPITRE XII.

LE VIEUX-CHATEAU ET CE QU'ON Y VOIT.

Le cousin Thomas était à la station avec une voiture, où l'on s'empila comme on put. Puis, en arrivant au château de Saint-Aignan, on s'arrêta pour voir où en étaient les réparations. Ensuite, on fit le tour du jardin, et tout à coup l'on vit venir Marguerite Rimbaut, escortée de son petit chien, Brac.

Pour vous donner une idée de Marguerite Rimbaut, je vous dirai qu'elle était fraîche comme une rose, en un mot des plus jolies, et, ce qui vaut encore mieux, aussi bonne que jolie. Elle était pieuse, dévouée sans réserve à ses parents et charitable envers les pauvres. Elle était laborieuse

et gaie; elle était aussi fort heureuse, et tout le monde, riche ou pauvre, vieux ou jeune, aimait à la voir.

Dès lors s'expliquait l'empressement de l'oncle David à venir au Vieux-Château. Mais je n'en veux pas dire plus long; il me suffit de vous avoir appris à connaître et à aimer Marguerite Rimbaut. Quand on la rencontra, on descendit de voiture, les enfants se groupèrent autour de la belle jeune fille, et tout le monde se dirigea vers la maison.

Les petits garçons connaissaient déjà Brac, l'inséparable compagnon de Marguerite, mais c'était la première fois qu'Angélique le voyait. C'était un chien vif et de bonne humeur, et il fit toutes sortes de drôleries, qui divertirent fort notre petit monde. Quand on lui disait d'aller chercher quelque chose, quoi que ce fût, il partait et ne revenait pas avant de l'avoir trouvé, dût-il y passer des heures. C'était un domestique de plus dans la maison; par exemple, il allait chercher le tire-bottes ou les pantoufles de M. Rimbaut.

Il était temps de se mettre à table quand on arriva au Vieux-Château, au moment même où le cousin Thomas et l'oncle David y arrivaient d'un

autre côté. On se salua cordialement de part et d'autre.

M. et Mme Rimbaut, Marguerite et le cousin Thomas ne composaient pas à eux seuls tout le personnel de la maison. Il y avait sur le perron,

Fig. 20. — Perroquets.

dans une grande cage, un vieux perroquet qui daigna faire entendre un murmure approbateur à l'arrivée des petits amis de sa maîtresse. Il y avait aussi un chat, nommé Noiraud, noir comme du charbon, mais qui n'était pas si diable qu'il en avait l'air; chat hospitalier, il considérait comme un de-

voir pour lui de recevoir tout hôte qui se présentait en faisant le gros dos et tenant la queue à angle droit sur l'épine dorsale. Il y avait le geai apprivoisé, qui disait d'une voix enrouée : « Les voici ! » Il y avait enfin la vieille corneille qui, en entendant venir les étrangers, se mit à courir sur le gazon, s'approcha d'eux et les regarda d'un air curieux en penchant la tête de côté.

Toutes ces créatures avaient été mises en émoi par l'arrivée de Mme Godefroy et des enfants, qui s'en amusèrent beaucoup.

Avant de continuer, je dois faire une remarque : vous seriez peut-être tentés de croire qu'avec cette jolie petite collection d'animaux, le Vieux-Château ne devait pas toujours être un séjour bien agréable? Eh bien, détrompez-vous, car, du perroquet à la corneille, tout le monde avait été bien élevé.

Néanmoins, je ne conseillerai jamais à personne de faire de sa maison un hôpital pour les chats invalides et les vieilles pies, car tout le monde n'a pas l'art de M. Rimbaut; tout le monde n'a pas le secret de rendre le premier animal venu un abrégé de toutes les perfections, et d'en faire, comme il le disait, un « membre de la famille ».

CHAPITRE XIII.

LE CHIEN D'ALBANIE. — L'HEUREUSE FAMILLE.

Inutile d'ajouter que Brac n'était pas le seul chien du Vieux-Château; il y en avait bien encore une demi-douzaine, mais je ne vois rien de particulièrement intéressant à vous dire sur leur compte.

Cependant, le cousin Thomas n'en avait pas encore assez, et il avait écrit à un de ses amis de lui envoyer un de ces chiens d'Albanie dont il avait entendu dire tant de bien. Ces chiens, dit-on, unissent l'intelligence à la fidélité, et vous pouvez voir qu'ils sont vigoureusement constitués. Celui du cousin Thomas était encore tout petit. Voici ce que son ami lui avait écrit à ce propos :

« Le père du petit chien que je vous envoie garde un troupeau de deux cents moutons dans la

montagne, où il y a des loups en quantité, et il en a déjà tué plusieurs; il est très méchant avec les autres chiens. Il préfère le froid au chaud, et c'est sans doute pour cela qu'il a le poil ras; on lui a coupé les oreilles, pour qu'il donnât moins de prise

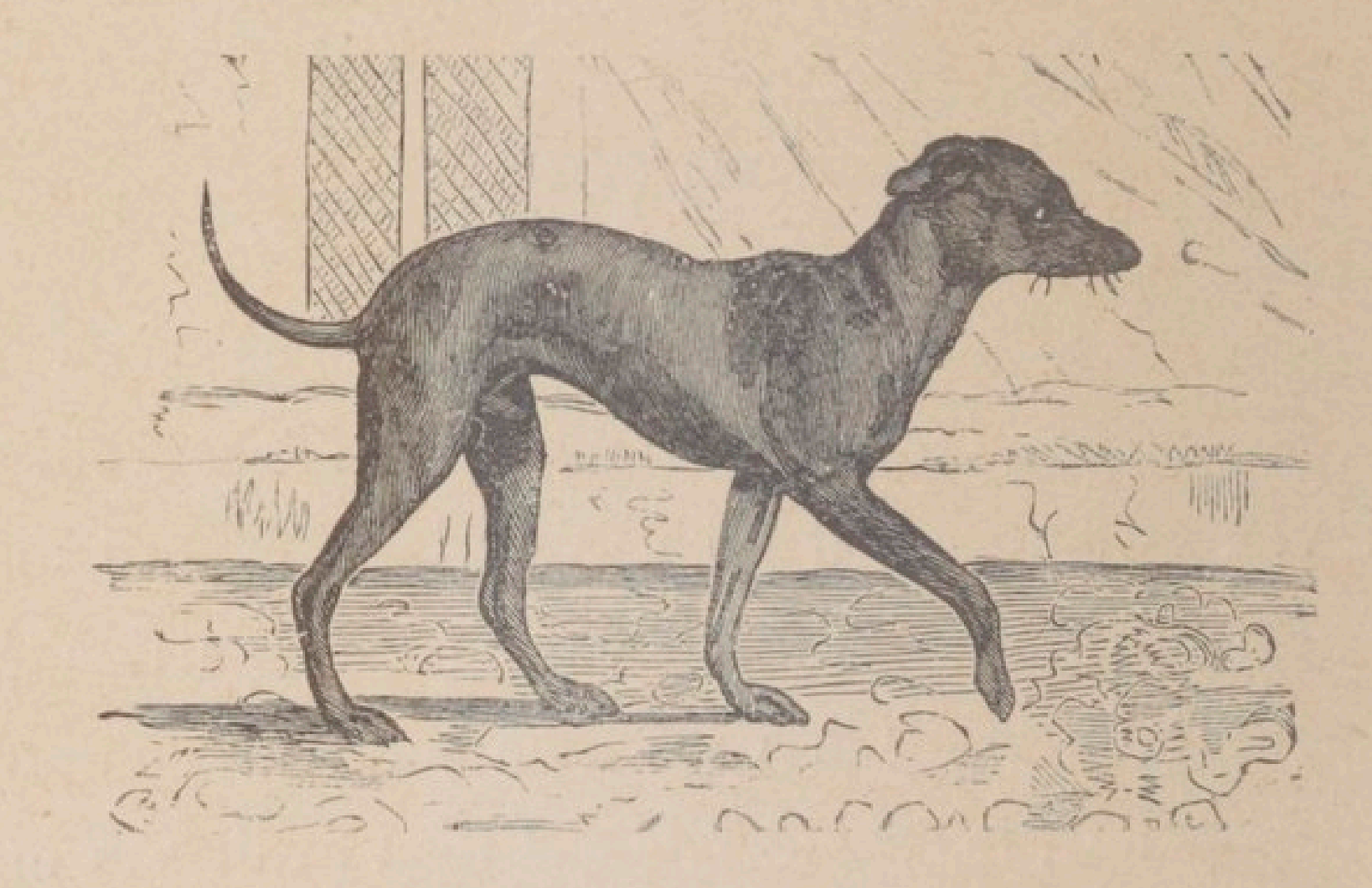


Fig. 21. — Chien d'Albanie.

aux dents des chiens et des loups; il se bat sans hésiter contre la panthère et le léopard dans les pays où il y en a, et, par conséquent, il est très recherché dans l'Inde.

« D'ailleurs, il n'a pas les qualités du chien de berger, tel que nous le voyons en France. Il ne sait ni garder un champ, ni régler la marche du troupeau en allant de la tête à la queue, du flanc droit

au flanc gauche. Il se contente de monter la garde

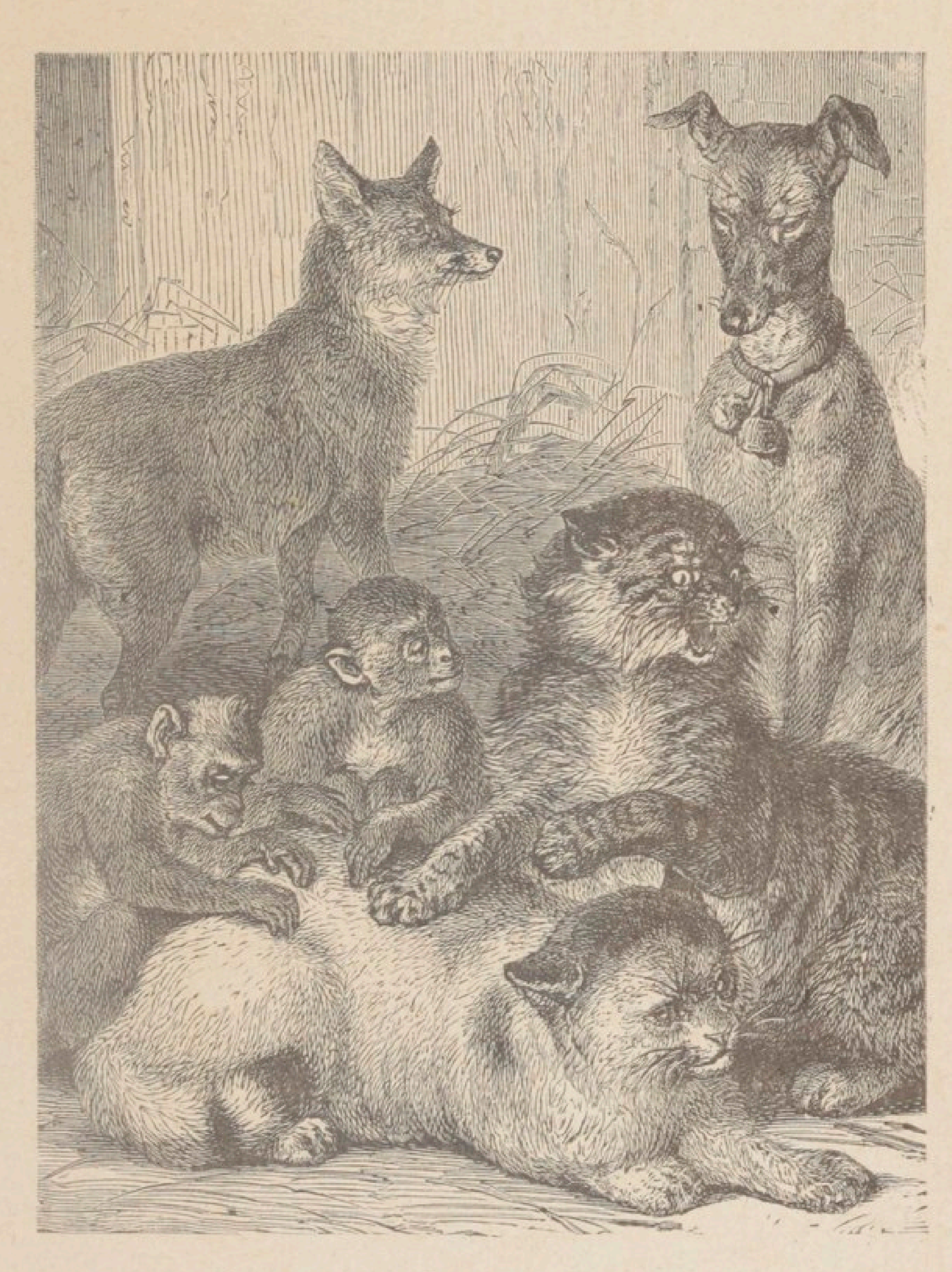


Fig. 22. — Le rêve de l'oncle Thomas.

sur une éminence ou de faire des patrouilles aux environs. N'essayez jamais d'enchaîner votre chien

quand il sera grand, car vous le rendriez furieux, et il deviendrait sans doute enragé. »

Revenons maintenant aux animaux du Vieux-Château.

A côté du chat Noiraud, il y en avait un autre, nommé Blanchet, qui semblait avoir été roulé dans la farine, et il appartenait à un homme de l'écurie, nommé Jean. Jean l'avait acheté d'un garde, qui l'avait pris au piège et qui s'apprêtait à le pendre comme un animal malfaisant; il avait avec cela une patte cassée; Jean, qui était un brave homme, et qui possédait quelques connaissances en chirurgie, l'avait guéri.

Mais nous n'en finirions pas s'il fallait parler, un à un, de tous les animaux favoris du Vieux-Château, et Mme Godefroy elle-même trouvait qu'il y en avait beaucoup d'inutiles, et dont, par conséquent, on aurait mieux fait de se passer. C'était du cousin Thomas que venait tout le mal; car, tout brave homme qu'il fût, il s'était chaussé dans la tête certaines idées qui n'avaient pas le sens commun. Son rêve était la réconciliation des races; il prétendait que rien n'était plus facile que de faire vivre en bonne intelligence les chats, les rats et les sou-

ris, la tourterelle et le faucon, le blaireau et le canard, le chien et le lapin, le furet et le lièvre.

C'était sa thèse favorite, et, lorsqu'il avait un peu bu, il ne tarissait pas sur le règne de la fraternité universelle des animaux. Convertis par ce bel exemple, les hommes renonceraient-ils à se faire la guerre? Le cousin Thomas ne s'occupait pas de cela; il avait son idée, il y tenait, le reste ne le regardait pas.

Tout en l'écoutant, les enfants avaient bonne envie de rire, mais un regard de leur grand'maman les en empêchait à temps; car, tout en trouvant le cousin Thomas bien fou avec ses théories, elle savait que c'était un excellent homme, et elle ne voulait pas qu'il fût humilié. Toutefois, Marguerite, quoiqu'elle aimât beaucoup son vieux cousin, ne put s'empêcher d'éclater de rire à la fin, et toute la table en fit autant, sans oublier l'oncle David, qui riait plus haut que les autres. Ce n'était pas la première fois que la chose arrivait, car ce n'était pas la première fois non plus que le cousin Thomas se laissait aller à des improvisations enthousiastes sur son sujet favori.

Mais il avait un bon caractère, et, au lieu de se

fâcher, il rit plus fort encore que l'oncle David, en disant qu'après tout son système était inoffensif, et qu'on n'en dirait pas autant de tous les systèmes. Puis il alla chercher un dessin de sa façon, qui représentait un hibou perché sur le dos d'un chat, lequel mangeait dans le même plat qu'un petit oiseau.

CHAPITRE XIV.

RÉCITS DE VOYAGE.

Au moment où l'on sortait de table, un voisin de M. Rimbaut arriva, et l'on fut d'autant plus content de le voir qu'ayant beaucoup voyagé il avait beaucoup vu, et avait toujours quelque chose d'intéressant à conter. On était sûr d'avance qu'on l'écouterait avec intérêt.

La conversation étant tombée sur les chevaux et les chiens, il dit qu'ils étaient doués à un très haut degré de la faculté d'observation, et qu'avec cela ils avaient une excellente mémoire.

Il assura que, pendant un voyage qu'il avait fait en Australie, les chiens et les chevaux, employés par lui et ses compagnons de route, finis-

saient toujours par les tirer d'affaire, lorsque la troupe s'était perdue au milieu des forêts. Il leur suffisait d'avoir passé par un endroit pour le reconnaître, quand les voyageurs eux-mêmes étaient incapables d'en faire autant. Suivaient-ils un sen-

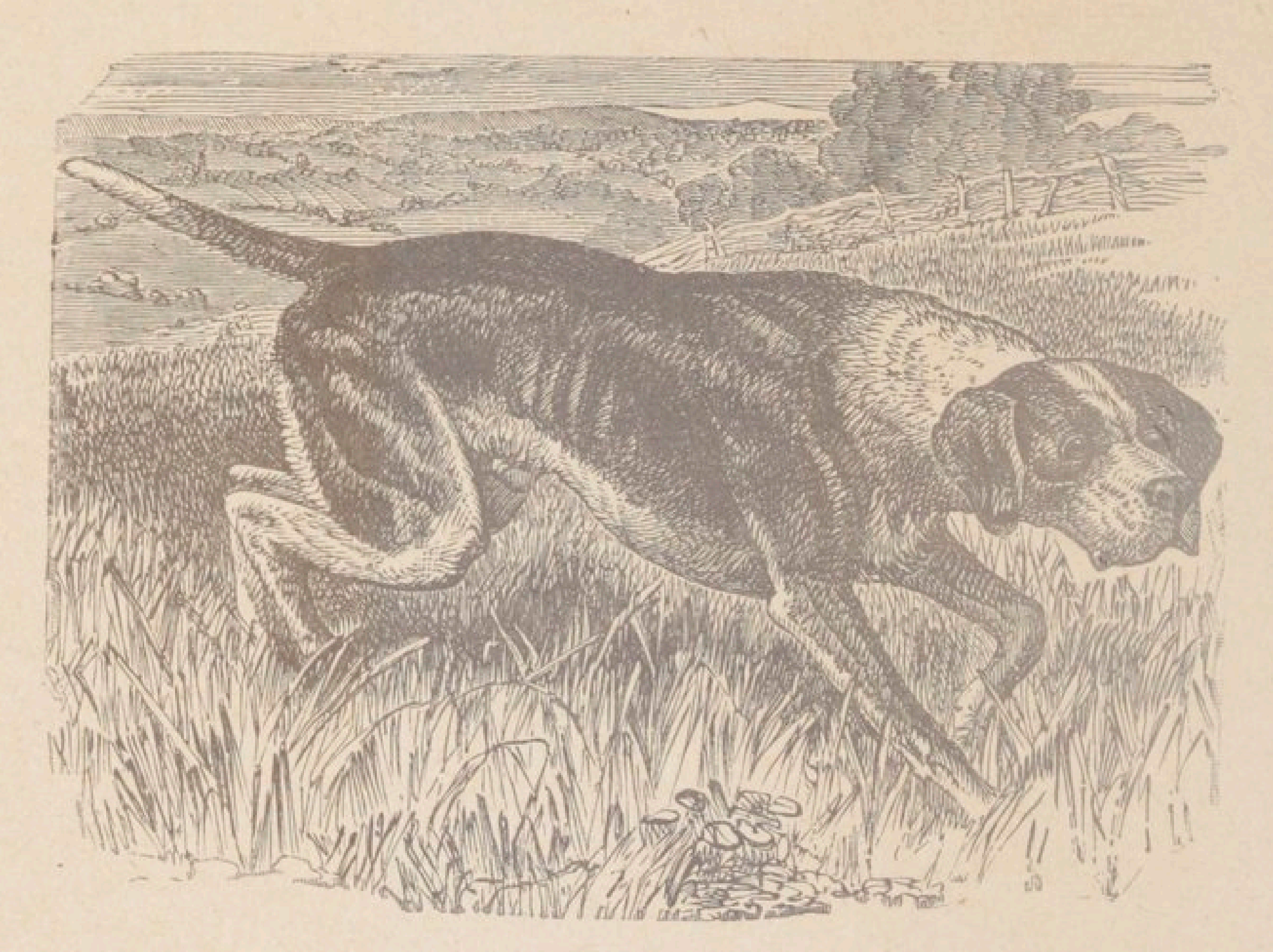


Fig. 23. — Fine-Oreille.

tier, ayant une centaine de lieues de forêt autour d'eux, de quelque part qu'ils se tournassent, et le long duquel il n'y avait pas le moindre point de repère, tout à coup les chevaux prenaient à droite ou à gauche, et les cavaliers, sachant bien ce que cela voulait dire, les laissaient aller, et se retrou-

vaient à la place où ils avaient campé l'année d'avant; ils la reconnaissaient aux traces des feux qu'ils avaient allumés, à une marque qu'ils avaient faite aux arbres; déjà les chiens étaient là, et apparemment ils avaient pris par le plus court.

Plantaient-ils leur tente dans une région nouvelle où jamais ils n'avaient mis le pied, et montaient-ils à cheval pour explorer les environs, c'était encore à leurs chevaux qu'ils s'en remettaient pour le retour. Si bien qu'après avoir commencé par se servir, pour s'orienter, du compas et de la boussole, ils finirent par y renoncer, s'étant aperçus qu'il suffisait, de mettre les rênes sur le cou des chevaux pour qu'ils retrouvassent leur route.

Un jour, M. May, c'était le nom du conteur, accompagné d'un seul guide, tomba, au sortir d'un bois, dans un marais assez profond. De nombreux voyageurs y avaient péri, et le guide perdit la tête, comme il avait perdu la route. Ils parvinrent, néanmoins, à s'en tirer et à gagner, en revenant sur leurs pas, la cabane d'un bûcheron, auquel ils demandèrent leur route. Mais ils ne purent obtenir de lui rien de satisfaisant, bien qu'il s'offrît à leur servir de guide, et M. May préféra s'en remettre à

son cheval, qui le tira d'affaire en dépit de dix lieues de forêts, de marécages et de montagnes.

Les chevaux, pour qui y regarde de près, n'ont pas moins de diversité dans le caractère que les hommes. M. May avait eu, disait-il, deux chevaux nommés l'un Brun, l'autre Gris, en raison de leur couleur. Brun était paisible, peu démonstratif et rusé. Gris était d'un tempérament excitable ; la cravache ou les coups de main l'auraient rendu fou. Ces deux chevaux se lièrent d'étroite amitié, pendant deux ans de voyages dans le désert et les bois; toutefois, il faut reconnaître que celui des deux qui se montrait le plus affectueux était Gris. Perdait-il Brun de vue, il hennissait à faire résonner l'écho des forêts comme s'il y eût eu là trois ou quatre trompettes jouant de leurs instruments; Brun ne s'en émouvait pas autrement et répondait par une sorte de hennissement, à demi-voix, qui signifiait : « Pourquoi tout ce bruit? Je suis là. » Était-ce Brun qui appelait Gris, celui-ci répondait par un joyeux hennissement, lancé à pleins poumons.

Brun avait des goûts bizarres; il aimait le thé, même en feuilles, et les biftecks. Du thé, il en bu-

vait tous les jours avec les voyageurs, et après le déjeuner ils vidaient habituellement la théière sur le gazon devant la tente; alors Brun arrivait et se régalait de ce dont ils ne voulaient plus. De même,

Fig. 24. — Sarigue.

pour le bifteck, ils le virent lécher le plat posé sur la table qu'ils avaient dressée devant la tente, et quelquefois même manger le morceau qui restait. D'abord, ils avaient soupçonné les chiens, mais, s'étant mis aux aguets, ils ne tardèrent pas à dé-

couvrir le vrai maraudeur; à peine avaient-ils quitté la table que Brun arrivait à petits pas, passait la revue des restes, prenait la tranche et retournait la manger dans son coin.

Il avait une habitude bien pire encore : il adorait la farine, et, ayant découvert l'endroit où on la tenait (c'était un chariot de bagages), il tira le sac à lui; mais cela ne lui réussit pas, car il le prit par en bas, et, comme le nœud était mal serré, toute la farine tomba par terre.

« Brun ressemblait en cela, » continua M. May, « à ce cheval qui monta au grenier à foin pour s'en donner à cœur joie. Cependant, Brun s'en tira mieux que lui; car, le coup fait, il se hâta de se soustraire au châtiment qu'il avait si bien mérité. »

Ils avaient aussi parmi leurs chiens un excellent braque, nommé Fine-Oreille, qui excellait à chasser le rat sauvage, la sarigue et en général à ramener toute espèce de gibier à portée de fusil, que ce fût le jour ou la nuit. Il faisait pour son compte personnel une consommation effroyable de perroquets; il avait l'art de bondir sur eux et de leur tordre le cou en moins de rien; c'était irrésistible. Toute la troupe l'adorait, et il avait la permission

de coucher dans la tente sur un tapis, car il était toujours propre et bien baigné.

Un jour qu'ils avaient campé sur une montagne, les voyageurs n'eurent d'autres ressources, pour lutter contre la rigueur de la température, que d'allumer un grand feu devant leur tente et de veiller à tour de rôle à ce qu'il ne s'éteignît pas.

Les chiens s'étaient groupés près du feu et du bois tout préparé, quand Fine-Oreille s'approcha du foyer aussi près qu'il put sans se brûler; puis les maîtres ne furent pas peu surpris de le voir aller prendre comme eux une branche dans le tas et la mettre au feu, du côté où il avait choisi sa place.

Si cette action n'était pas le résultat d'un raisonnement, elle provenait d'une faculté d'imitation surprenante. Mais Fine-Oreille ne recommença pas, car, à la vue de ce qu'il avait fait, tout le monde avait éclaté de rire; s'imaginant alors qu'il s'était conduit d'une manière ridicule, Fine-Oreille baissa la tête d'un air confus et se tint tranquille.

Là-dessus, le cousin Thomas dit qu'il avait connu un cheval qui avait pour ami un chien. Après tout ce qu'on venait d'entendre, ce début n'avait rien

qui piquât la curiosité; mais le cousin Thomas avait toujours un auditeur fidèle, c'était lui-même, et il continua :

« Ce cheval avait coutume de prendre le chien par la peau du cou, le plus délicatement du monde, et de le porter ainsi hors de l'écurie; le chien aimait beaucoup cette façon d'aller.

— Cela me rappelle, » dit Georges de Saint-Aignan, « ce cheval et ce chat qui s'aimaient aussi d'amitié tendre. Le chat avait l'autorisation de dormir dans la mangeoire, mais, quand le cheval voulait manger, il prenait son ami de la même façon et le mettait ailleurs, pour pouvoir manger à l'aise sans risquer de lui faire mal. Autrement, il aimait beaucoup que le chat fût là. »

Alors le cousin Thomas tira de sa pocha un ancien journal et lut gravement ce qui suit :

« Un gentilhomme hanovrien commandait en 1866 une division contre les Prussiens. Il fallait franchir un pont sous le feu de l'ennemi, et plus d'un hussard tomba dans la rivière par-dessus le parapet. Ce fut à peine si un homme fut sauvé, et il le fut par son cheval, qui le saisit par son habit et le mit à terre.

« Malheureusement, les Hanovriens furent battus sur toute la ligne et contraints à capituler ; ils devaient livrer leurs armes et leurs chevaux et avoir la vie sauve ; conditions bien dures, car l'armée de Hanovre étant principalement recrutée parmi l'aristocratie du pays, les officiers étaient fort attachés aux chevaux qu'ils montaient depuis longtemps pour aller à la promenade. »

Ici le cousin Thomas tira de sa poche un mouchoir à carreaux et continua d'une voix larmoyante :

« Un des plus tristes épisodes de cette guerre, ce fut la séparation des hommes et des chevaux. Ils pleuraient comme des enfants (les hommes), sachant bien que toute la fureur des Prussiens allait retomber sur les pauvres animaux. Cependant, le hussard que son cheval avait tiré de l'eau d'une façon si miraculeuse jeta les bras autour du cou de l'animal, l'embrassa, puis, tirant un pistolet de sa poche, il lui cassa la tête. Il aimait mieux le voir mort qu'attelé, comme un vil cheval de trait, aux fourgons des Prussiens. Était-ce aussi l'avis du cheval ? On ne l'a jamais su. »

— Cousin Thomas, » dit l'oncle David, « remet-

tez-vous, calmez-vous; cette intéressante histoire est bonne à figurer, à titre de pièce justificative, dans votre ouvrage sur la fraternité des animaux.

— C'est déjà fait, » repartit le cousin Thomas, en s'éloignant, de l'air d'un homme profondément absorbé dans ses réflexions.

CHAPITRE XV.

LA PETITE FILLE ET LE CHEVAL DE CHASSE. — LE CÉLÈBRE FARAUD.

Il y avait aussi au Vieux-Château un cheval de selle, dont personne n'osait approcher et dont une petite fille faisait néanmoins les crins, sans avoir rien à craindre.

Il était très curieux de la voir arriver dans l'écurie avec sa bonne grosse figure rougeaude, son corsage rouge, sa jupe bleue et son fichu de madras, munie d'une paire de ciseaux qu'elle faisait sonner pour prévenir le cheval qu'elle allait faire sa toilette. Elle entrait dans la stalle, débarrassait le cheval de toute entrave, se mettait à genoux et commençait à tondre les pieds de l'animal qui ne bougeait

pas; seulement, quand il commençait à trouver que l'opération durait trop longtemps, il regardait la petite fille, qui continuait sans s'inquiéter de rien.

Je vous laisse à penser si le cousin Thomas avait relevé le fait sur son cahier d'observations. Je pourrais même reproduire le sermon en trois points qu'il fit à ce propos à nos trois petits garçons; mais l'éloquence du brave homme n'ayant d'autre résultat que de leur donner une forte envie de bâiller, nous irons rejoindre Marguerite et Angélique.

Elles s'étaient dirigées vers la serre, dont Marguerite était spécialement chargée, ne se plaisant nulle part autant qu'avec ses fleurs, qu'elle soignait parfaitement et qui répondaient à ses soins. Elle savait planter une bouture délicate mieux que personne; elle relevait d'une main légère une tige penchée, elle savait ce dont cette rose avait besoin, ce qu'il fallait à cette azalée. C'était comme une jolie fée, fille du printemps, et qui le secondait à merveille.

Mais il n'y avait pas que des fleurs dans la serre; on y avait mis aussi une volière. Elle était vitrée

avec un grillage de fer à l'extérieur, bien plus pour défendre les habitants de toute atteinte du dehors que pour renforcer les murs de leur prison.

Fig. 25. — Retour de la chasse.

Ce n'était pas une prison; ils étaient si bien là que pas un ne songeait à sortir. On y voyait plusieurs serins de la plus belle espèce, qui chantaient à plein gosier; ils connaissaient Marguerite, ils l'aimaient et, quand elle entrait dans la volière, ils

venaient se percher sur son épaule ou sur sa main avec mille démonstrations de joie.

Après le dîner, quelqu'un demanda : « Avez-vous jamais entendu parler du célèbre Faraud ? »

Et de raconter de ce chien merveilleux l'histoire suivante :

Faraud possédait des qualités presque humaines. Comme le petit chien de Marguerite, il apportait à son maître le tire-bottes dont celui-ci avait besoin. Il faisait mieux encore que de l'apporter ; quand son maître, impatienté de ne pouvoir trouver cet objet, exprimait le désir que Faraud se mît en chasse, celui-ci partait et allait souvent dénicher l'objet en question, dans un endroit de la maison où personne n'avait songé à l'aller chercher.

Faraud avait l'habitude d'acheter du pain pour lui-même, et les personnes qui venaient à la maison lui donnaient souvent une pièce de deux sous pour cet objet. Un des associés de son maître ayant un jour rencontré Faraud, celui-ci lui jeta un regard qui sollicitait le présent accoutumé.

« Mon pauvre Faraud, » dit le monsieur, « je n'ai pas de sous sur moi, mais j'en ai chez moi. »

Quelle ne fut pas sa surprise de voir, à peine

rentré chez lui, Faraud se présenter à la porte d'un air qui semblait dire :

« Me voici, Monsieur, je viens chercher ma pièce de deux sous. »

Un dimanche, personne ne lui ayant donné d'argent, Faraud rapporta son morceau de pain comme à l'ordinaire, à la grande surprise de la famille. Ils supposèrent aussitôt que le chien avait un trésor quelque part, et le maître de la maison engagea la servante à faire des perquisitions dans la maison ; il s'y mit même avec elle. Faraud les suivit d'un air d'indifférence qui semblait dire : « Cherchez tant que vous voudrez, vous ne trouverez rien. »

Cependant, la servante entra dans une espèce de maisonnette où couchait Faraud, et elle se mit à remuer la paille qui lui servait de lit. A partir de ce moment, Faraud se décontenança visiblement, et il ne songea plus qu'à déguerpir. Son maître le retint de force, sans s'inquiéter de ses sourds grognements, et la servante trouva bientôt dans un coin six ou sept pièces de deux sous, cachées sous un vieux morceau d'étoffe.

Pauvre Faraud ! son secret était découvert, et, à partir de ce jour, il prit la servante en grippe. Il

ne renonça pas pour cela à ses habitudes d'économie, et cacha son trésor dans un tas de sciure de bois, où l'on ne tarda pas à le découvrir encore.

Voici quelque chose de plus difficile à comprendre, et qui ne peut s'expliquer de la part du chien que par le désir qu'il avait de veiller sur le bien de son maître.

Celui-ci, qui était fabricant de cylindres pour les machines, en eut un à envoyer dans une ville voisine et ordonna qu'on l'y portât sur une charrette. Faraud ne savait rien de cela, et, son maître étant retourné chez lui (il demeurait à quelque distance du magasin), prit le chien avec lui, car il voulait aller voir de ses yeux si le cylindre était arrivé à bon port. A peine étaient-ils sortis de la ville que Faraud disparut, et, après l'avoir vainement appelé, le fabricant prit le parti de continuer sa route. Bientôt il vit la charrette; mais à sa grande surprise, le cheval avait la tête tournée vers lui, tandis que Faraud faisait office de cocher, et que le conducteur courait à côté de la charrette, le menaçant de son bâton et lui en donnant même un bon coup de temps en temps. Faraud tenait ferme, supposant sans doute que c'était un voleur qui em-

portait le cylindre; il n'en voulut pas démordre avant que son maître ne lui eût donné ordre de lâcher les rênes et de permettre au cheval de marcher du bon côté.

CHAPITRE XVI.

SUR LES SINGES.

Parmi les nombreux animaux du Vieux-Château il n'y avait pas de singe. Marguerite dit aux enfants qu'on lui en avait offert un de l'Amérique du Sud, et de l'espèce la plus intelligente et la plus disposée à s'attacher à la maison, mais qu'elle l'avait refusé. Tous les singes ont l'air d'une caricature de l'homme, et la vue en est plus triste qu'amusante.

Le singe en question était de cette race qu'on appelle *prêcheurs* ou *hurleurs*. Comme Angélique ne comprenait pas, Marguerite, qui savait l'histoire naturelle, lui dit que ces singes étaient les plus gros de l'Amérique du Sud et qu'ils atteignaient pour la plupart à la taille du renard ; on les trouve dans les forêts du Brésil et de la Guyane.

Ils se réunissent en troupes, et puis, le plus gros se mettant à hurler à plein gosier, tous les autres

Fig. 26. — Hurleur noir

font chorus; la forêt en retentit. Soudain, tous se taisent à la fois, excepté leur chef, qui exécute alors un grand *solo* final.

Marguerite parla des singes en général, et l'oncle David les rejoignit.

Jacques demanda s'il y avait des singes fossiles.

L'oncle David répondit que oui. On en a trouvé dans l'Inde, au Brésil, en France et en Angleterre. En Angleterre aussi, on a trouvé des éléphants et des serpents fossiles, ce qui fait croire que jadis ce pays a eu le climat des tropiques. Au Brésil, où abondent les singes hurleurs, on avait trouvé un squelette de singe gigantesque, plus grand que le chimpanzé et l'orang-outang.

On fit ensuite cette remarque, que le singe est plein de mauvais instincts et surtout enclin au vol. Cette passion est commune à toute la race, et c'est à croire qu'un objet ne leur plaît que s'ils l'ont volé.

« J'avais, lit-on quelque part, un petit singe qui était tellement voleur que, si c'eût été un homme, il eût passé sa vie en prison. Il fut atteint de consomption, et on lui ordonna l'huile de foie de morue; on en mit devant lui sur la table où il dînait, mais il s'en éloigna avec dégoût.

« Alors j'en versai une certaine quantité dans

une coupe, et je la plaçai de façon que maître Jacques pût s'imaginer qu'il l'avait découverte de lui-même. Après quoi, je m'en allai, mais sans cesser d'avoir l'œil sur ce qui se passait dans la pièce où j'avais laissé le singe et la soucoupe. Le moyen réussit : Jacques, croyant voler de l'huile, avala toute la dose sans faire la moindre grimace : au contraire il avait l'air triomphant. »

CHAPITRE XVII.

SI LES CHEVAUX POUVAIENT PARLER.

Un jour, vers la fin de l'été, l'oncle David arriva tard pour dîner. Il paraissait préoccupé, triste, et quand on lui demanda ce qu'il avait, il dit qu'il avait rencontré ce propre-à-rien de Branchu, qui conduisait du sable dans son tombereau. La charge était mal faite, le plus lourd portait sur l'arrière du tombereau ; et comme le cheval ne montait que difficilement la côte, Branchu le fouettait à tour de bras, tandis que la pauvre bête agonisait, pour ainsi dire, sous le faix et les coups.

L'oncle David avait dit à Branchu de pousser le sable au milieu du tombereau, et, poussant lui-même à la roue, le cheval avait eu bientôt gravi la colline. Alors, l'oncle David avait dit à Branchu

que s'il recommençait, il pouvait être sûr d'être dénoncé à la police, comme maltraitant les animaux. Mais Branchu lui avait répondu qu'il s'en moquait bien, et que tant que son cheval aurait le souffle, il le ferait travailler.

Voilà ce qui avait mis l'oncle David en retard.

« Et cependant, » dit M. Godefroy, « ce cheval doit être celui qui a sauvé la vie de l'homme, il y a trois ans.

— Le même, oui, je le crois, » répondit l'oncle David, « mais les hommes comme ce Branchu se soucient peu des services passés.

— Comment cela s'est-il fait, grand-papa?

— Écoute donc, ma chère petite. Ce vieux Branchu a une petite ferme, et va à la ville les jours de marché. Mais c'est un ivrogne, et, au lieu de faire ses affaires, il dépense son argent au cabaret, car il est bien rare qu'il revienne du marché sans être gris. Le cheval en question, jeune alors, était la seule chose de quelque valeur qu'il y eût à la ferme de Branchu, et, un soir d'hiver, comme il revenait chez lui, il tomba par terre, ayant trop bu pour être capable de se tenir en selle. La température était glaciale, la neige tombait à gros flo-

cons, et Branchu serait mort de froid, si son cheval ne lui eût fait une espèce de toit de son corps, en même temps qu'il léchait la neige à mesure qu'elle tombait sur la figure de son maître, comme je l'ap-

Fig. 27. — Chevaux de labour.

pris de la bouche même de celui-ci, lorsque je le trouvai là le lendemain matin.

— Quelle ingratitude de maltraiter un pareil cheval! » dit Angélique. « Ah! je voudrais que les chevaux pussent parler; alors les hommes seraient moins cruels envers eux. Oui, j'aurais bien voulu qu'il pût parler, le pauvre cheval qui vint trouver le vétérinaire.

— Qu'entends-tu par là, mon enfant? »

Angélique, voyant qu'elle allait avoir à parler devant tout ce monde qui l'écoutait, devint cramoisie, et dit en baissant les yeux :

« Guillaume le sait bien. »

Guillaume, qui était d'un caractère chevaleresque, ne voulut pas laisser dans l'embarras sa cousine, qu'il aimait tant, et parla comme il suit :

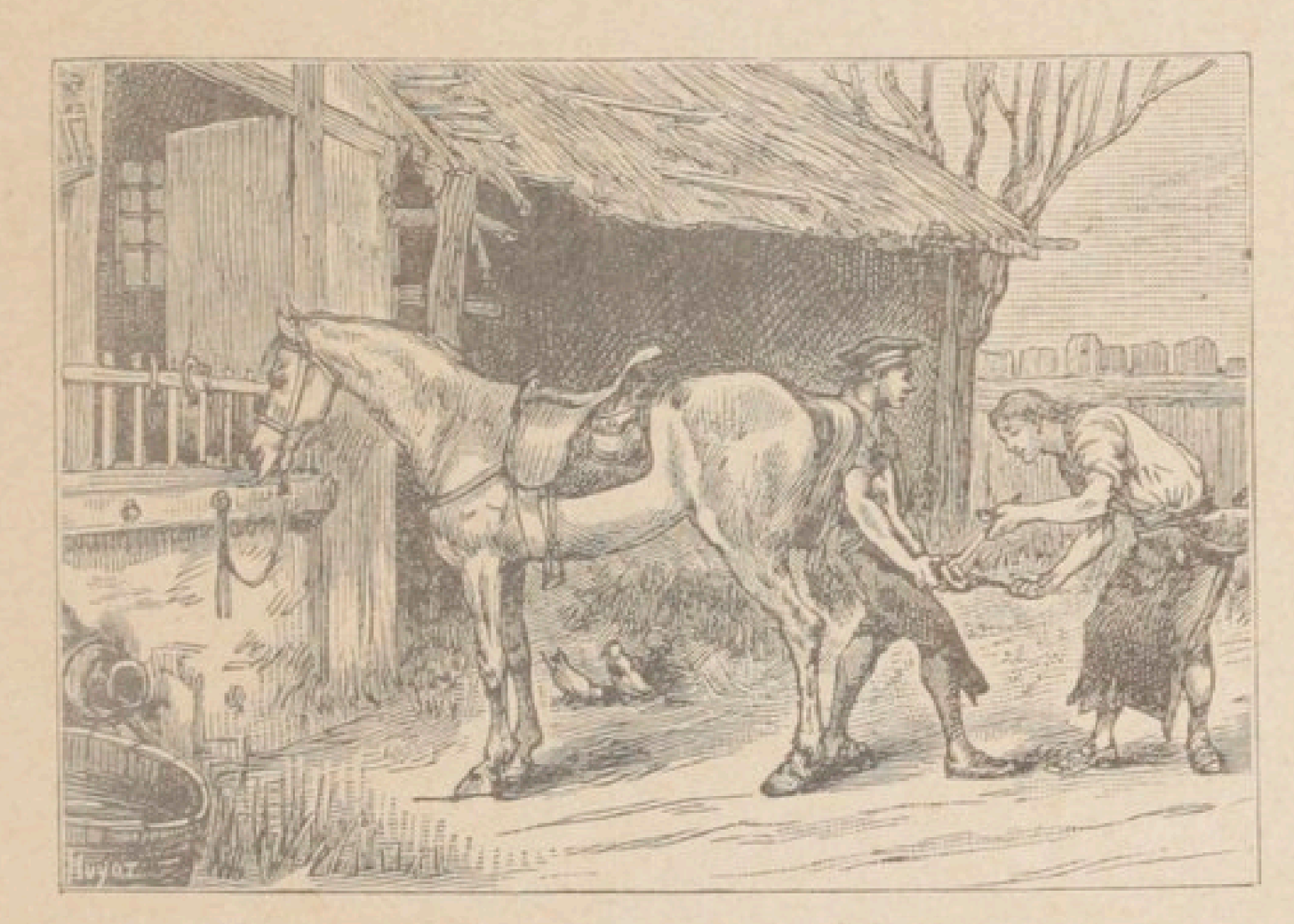


Fig. 28. — Maréchal ferrant.

« C'était un cheval qui avait coutume d'être ferré par M. Forgeot, qui était non seulement maréchal ferrant, mais vétérinaire. Ce cheval avait été gravement atteint d'une maladie interne, mais son maître le laissa se reposer tout l'hiver, avec l'espoir qu'il serait bien portant au printemps. Pen-

dant ce temps-là, on l'envoya souvent à M. Forgeot, qui ne manqua jamais de lui donner quelque médicament pour le soulager.

« Un jour, il ne fut pas médiocrement étonné de voir le cheval venir à la forge; n'étant accompagné de personne, il se mit à hennir à la porte, en y passant la tête, mais sans oser entrer; il semblait vouloir montrer combien il était malade; mais le forgeron, n'y comprenant rien, prit un fouet et le chassa. Le cheval s'en alla, car il n'avait eu probablement d'autre but que de prévenir le vétérinaire de son état désespéré. Un quart d'heure après être rentré à l'écurie, il était mort. Il avait dû briser son licou pour sortir, comme on en fit la remarque.

« Et voyez-vous, bon papa, si les chevaux pouvaient parler, comme le voudrait Angélique, ce pauvre cheval eût demandé du secours; et le cheval du vieux Branchu pourrait lui reprocher son ingratitude.

— Il faudrait aussi qu'ils pussent écrire, » s'écria Georges; « ils se plaindraient aux tribunaux de tous les mauvais traitements qu'on leur inflige.

— Mes enfants, » dit M. Godefroy, » ce que

vous dites part de votre bon cœur; mais si les animaux parlaient, ils deviendraient impropres aux diverses missions que le Créateur leur a imposées, et dès lors que deviendrions-nous nous-mêmes? Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait; et il y a quelque chose de plus raisonnable que de souhaiter aux animaux le don de la parole, c'est de souhaiter aux hommes la bonté pour tous, et c'est le don suprême. »

CHAPITRE XVIII.

LA CATASTROPHE.

Jusqu'ici tout a bien tourné dans ce récit, et je regrette qu'il ne puisse en être ainsi jusqu'à la fin ; mais, pour me conformer à la vérité, voici l'ombre de cette riante peinture.

On pouvait aller de la ferme du Manoir au village de Saint-Michel par de vertes prairies, bordées de bois, et les propriétaires des prés, dont les lapins venaient manger l'herbe, ne se gênaient pas pour tendre des pièges, en dépit des remontrances de M. Godefroy.

Or, par un beau jour d'automne, Angélique et Guillaume, accompagnés de Mme Godefroy, se rendaient par les prés à l'église de Saint-Michel, pour assister au mariage d'une ancienne servante, qui

n'aurait pas cru être bien mariée si son ancienne maîtresse n'eût assisté à la cérémonie.

Brenda, voyant sa maîtresse sortir le matin, bien que ce ne fût pas dimanche (Brenda le savait

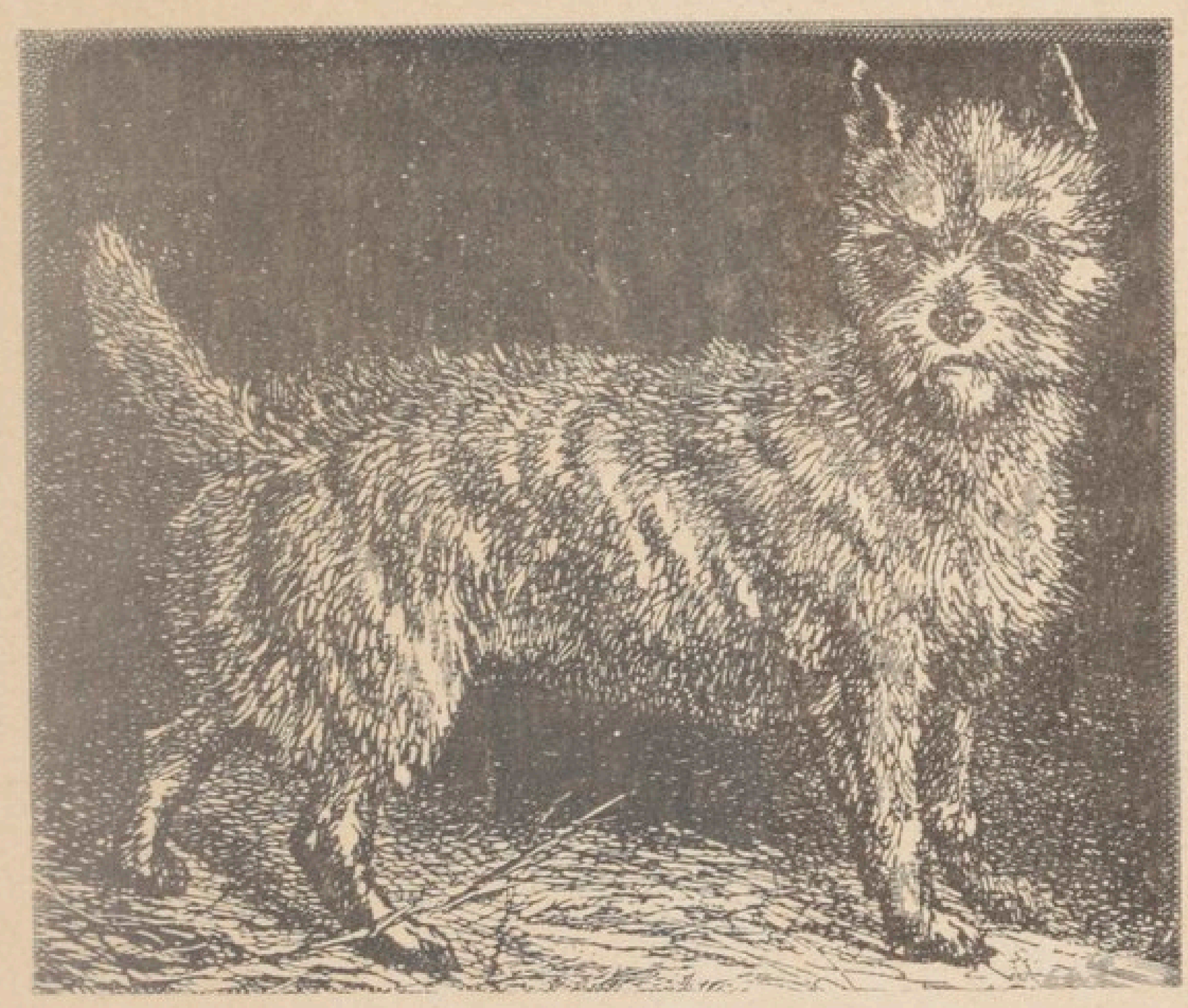


Fig. 29. — La chienne Brenda.

bien, puisqu'on ne sonnait pas les cloches), partit, toute joyeuse de la perspective d'une jolie promenade.

Mais sa maîtresse ne voulait pas d'elle, et lui défendit de la suivre. Brenda n'en tint compte, et la

suivit de loin, pensant sans doute que si l'on s'apercevait de sa présence, quand il y aurait un bon bout de chemin de fait, on n'aurait pas le cœur de la renvoyer. Ce fut pourtant ce qui arriva.

« Ah! vilaine bête, » s'écria Mme Godefroy, quand Brenda trahit sa présence en aboyant après un oiseau, « voulez-vous retourner à la maison tout de suite, voulez-vous bien, vilaine bête, mauvais chien! »

Ainsi interpellée, Brenda baissa la queue, et on put croire qu'elle allait crier. Oui, en vérité; vous n'avez jamais vu regard plus triste. Ce n'était pas, je vous l'ai dit, un chien comme Ami, le chien de l'oncle David, bien découplé, solide sur pattes, n'ayant peur de rien; Brenda, au contraire, était une petite créature timide s'il en fut; un coup de fusil la faisait trembler de tous ses membres. Quand sa maîtresse s'écria avec mépris : « Mauvais petit chien! » on eût pu croire que Brenda allait s'évanouir comme une jolie femme; sa tristesse s'accrut encore.

Mme Godefroy, ne s'étant pas aperçue de tout cela, continua sa route, et lorsqu'elle se retourna, elle ne vit plus Brenda.

« Pauvre petite! » dit-elle, « comme elle avait l'air désappointé! »

On arriva à l'église en même temps que la mariée; on lui serra la main ainsi qu'à son mari, à son père et à sa mère; puis, après la messe, on alla faire collation au village, où l'on resta jusqu'assez avant dans l'après-dîner. Ce fut alors seulement que Mme Godefroy se demanda ce que Brenda pouvait être devenue. Quelqu'un l'avait-il vue? Là-dessus on disait oui et non. Angélique et Guillaume partirent à la découverte, en appelant : Brenda! Brenda! Point de réponse. Toute la maisonnée se mit de la partie, on regarda dans l'étable, dans la grange, sous le hangar...

Ces recherches étant demeurées sans résultat, les uns disaient qu'on l'avait volée. Bah! disaient les autres, elle aura bien su retrouver le chemin de la maison, allez! Il y en avait qui prétendaient qu'un si joli chien ne pouvait manquer d'amateurs; d'autres insinuaient qu'elle avait bien pu être écrasée par les charrettes en traversant la route. Il fallut retourner à la ferme du Manoir sans être plus avancés, et si l'on y dormit, je suppose qu'on rêva de Brenda.

A six heures du matin, un homme qui traversait les prés pour aller à l'ouvrage entendit un faible cri, et crut reconnaître la voix de Brenda. Il y courut, et la trouva prise au piège par une des pattes de devant, et depuis de longues heures sans doute; cette patte était brisée, et Brenda semblait avoir crié jusqu'à ce que la force l'eût abandonnée. Le brave ouvrier la délivra, la prit et courut à la maison, qui fut aussitôt en rumeur.

En dépit de ses souffrances, elle attacha sur ceux qui l'entouraient des regards affectueux. L'oncle David banda aussitôt la jambe cassée et l'on crut que Brenda, épuisée, ne survivrait pas à cette douloureuse opération. Depuis lors, elle ne marcha plus que difficilement, mais elle fit de la ferme du Manoir son hôtel des Invalides.

CONCLUSION.

L'été était fini, on était en automne; la moisson était faite, on gaulait les châtaigniers des bois, la mûre fonçait de couleur sur le buisson; les arbres fruitiers pliaient sous les fruits mûrs, poires et pommes. Le soleil du matin était encore doux et vivifiant, tandis que des fils de la Vierge flottaient dans l'air et que les gouttelettes de rosée brillaient à la cime des brins d'herbe, comme s'il eût plu des diamants.

C'est une saison très agréable, et tout était en fête au Vieux-Château, aussi bien qu'à la ferme du Manoir; car, on avait appris que l'oncle David et la douce Marguerite se marieraient au printemps prochain. On leur préparait une demeure, à moitié route à peu près des deux résidences, et c'était un plaisir pour tout le monde de voir marcher les travaux d'appropriation.

Cependant, tout finit, même les histoires les plus intéressantes et, grâce à Dieu, nous voici à la fin du volume. Comme la saison de la villégiature était finie, Angélique retourna chez ses parents et Georges de Saint-Aignan chez son père, qui s'était définitivement fixé dans le pays. Mais tout le monde conservait le souvenir de cet agréable séjour à la ferme du Manoir, et l'on espérait bien s'y retrouver de temps en temps.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAPITRE I. — La ferme du Manoir et ses habitants..... 7

CHAPITRE II. — Les chevaux amateurs de musique..... 11

CHAPITRE III. — Les animaux de la ferme. — Quelques mots sur les moutons..... 21

CHAPITRE IV. — Les chiens à la ferme et ailleurs..... 29

CHAPITRE V. — Une histoire de chevaux et quelques mots sur les lapins..... 39

CHAPITRE VI. — Où il est question de diverses choses très merveilleuses et plus ou moins vraies..... 49

CHAPITRE VII. — Le vieux cheval en fourrière et le vieux cheval qui sonne la cloche de justice..... 57

CHAPITRE VIII. — Le taureau dompté par l'orage..... 67

CHAPITRE IX. — Les criminels à quatre pieds..... 75

CHAPITRE X. — Visite de M. de Saint-Aignan ; les chevaux de Paris..... 85

CHAPITRE XI. — Monsieur Rimbaut. — Le groom à quatre pattes..... 91

CHAPITRE XII. — Le Vieux-Château et ce qu'on y voit.... 99

CHAPITRE XIII. — Le chien d'Albanie ; l'heureuse famille.. 103

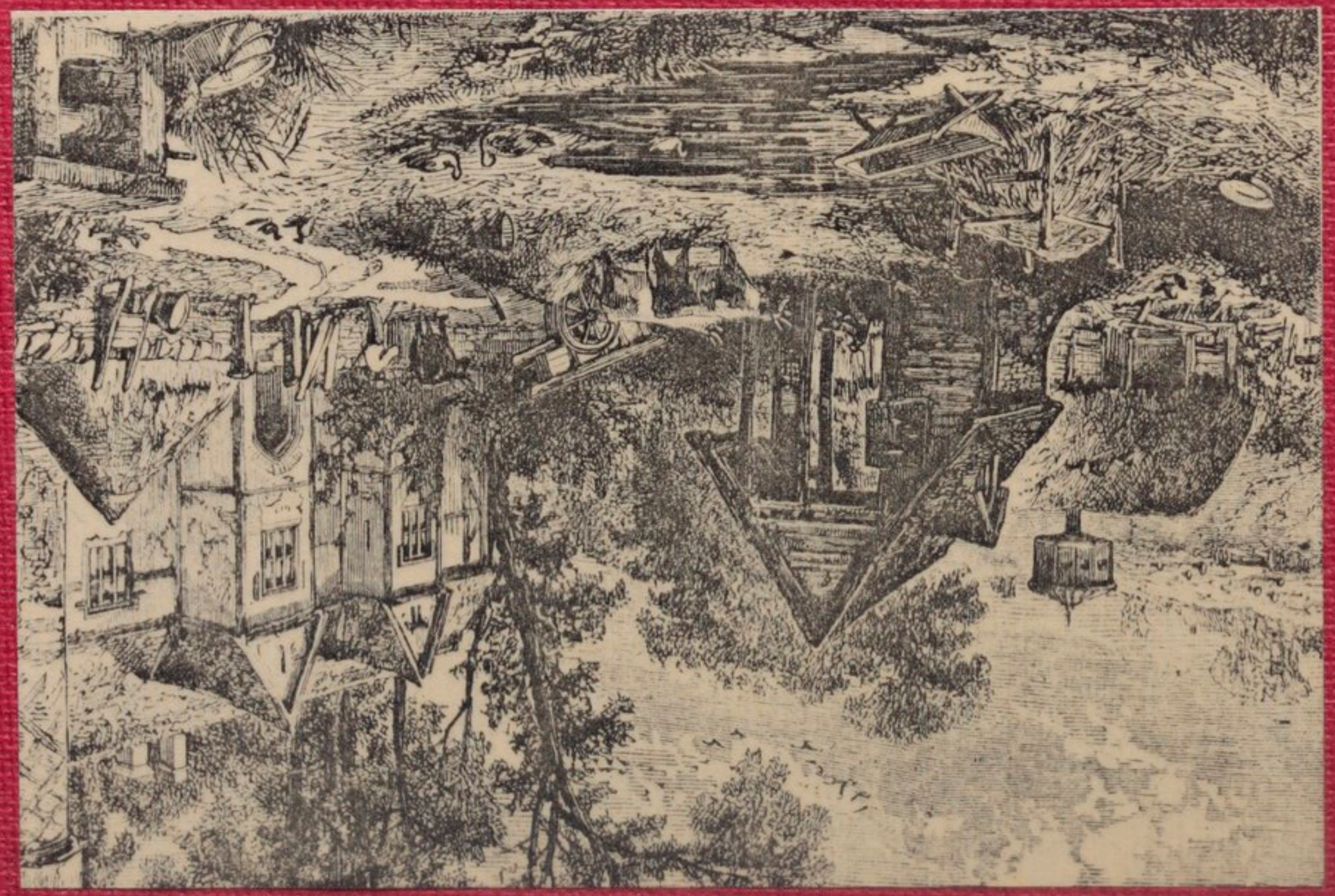
Pages.

CHAPITRE XIV. — Récits de voyage..... 109

CHAPITRE XV. — La petite fille et le cheval de chasse. — Le célèbre Faraud..... 119

CHAPITRE XVI. — Sur les singes..... 126

CHAPITRE XVII. — Si les chevaux pouvaient parler..... 129

CHAPITRE XVIII. — La catastrophe..... 136

CONCLUSION..... 140